

U d'/ of Ottawa
39003002788874


BIBLIOTHECA

G. CORROZET

FABLES D'ÉSOPE

MISES EN VERS



PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXXII

LES FABLES

DU

TRES-ANCIEN ESOPE

CABINET DU BIBLIOPHILE

Nº XXX

TIRAGE.

320	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 350).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

N° 288.

LES FABLES

DU

TRES-ANCIEN ESOPE

MISES EN RITHME FRANÇOISE

PAR

GILLES CORROZET

PUBLIÉES PAR

LE M^IS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXII



PRÉFACE

La traduction des fables d'Ésope en vers français, par Gilles Corrozet, que nous réimprimons ici, est devenue aujourd'hui extrêmement rare, et les quelques exemplaires qui passent en vente publique atteignent des prix fort élevés. C'est ce qui a engagé le savant éditeur du *Cabinet du Bibliophile* à faire entrer cet ouvrage dans sa curieuse collection.

Ce petit livre mérite à tous égards de figurer dans une collection destinée aux bibliophiles et aux amateurs, toujours plus nombreux, des poésies peu connues du XVIe siècle. Il est, à notre connaissance, la première version poétique qui ait été, sinon faite, du moins publiée, du recueil des fables d'Ésope qui avait joui d'une si grande popularité pendant tout le moyen âge; de nombreuses traductions en prose, publiées au XVe et au commencement du XVIe siècle, en sont la preuve ainsi que les traductions en vers du XIIIe et du XIVe siècle, que l'on a publiées depuis quelques années (les deux Esopet dans Robert; les Fables de Marie de France; les Fables du manuscrit de Chartres, etc., etc.).

L'œuvre de Gilles Corrozet, qui popularisait les

fables d'Ésope, eut tout de suite un grand succès que prouvent trois éditions successives faites à peu d'années d'intervalle les unes des autres et devenues toutes trois d'une grande rareté.

La première édition est de 1542, petit in-8°. Elle fut imprimée par Denis Janot ; c'est celle que nous avons choisie pour notre réimpression.

Les exemplaires en sont fort rares, et, parmi ceux qui sont connus, plusieurs sont défectueux. L'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal, qui, à notre connaissance, est la seule bibliothèque publique qui possède les trois éditions de ces fables, est incomplet des dix dernières pages et s'arrête au verso de la fable 95. La bibliothèque Nationale a acquis récemment un exemplaire complet; c'est un petit in-8° de 200 feuillets non numérotés. C'est celui que nous avons reproduit. Il porte le n° Y, 6543, et est déposé à la Réserve.

La seconde édition date de deux ans plus tard. Elle est de 1544 et fut imprimée également par Denys Janot, qui était devenu entre temps *Imprimeur du Roy en langue françoyse et libraire juré de l'Université de Paris*, comme l'indique le nouveau titre dont il fait suivre son nom. C'est, de même que le volume précédent, un petit in-8° de 200 feuillets non numérotés, terminé par la marque du libraire, un vase contenant un bouquet d'orties, avec le monogramme et les deux devises imprimées verticalement des deux côtés : *Patere aut abstine* et *Nul ne s'y frotte*. Les mêmes encadrements des pages ont servi pour les deux éditions,

ainsi que les mêmes bois représentant les sujets des fables ; mais les encadrements n'ont pas été employés dans le même ordre dans l'édition de 1544 que dans celle de 1542, ce qui, du reste, n'a pas grande importance. Brunet, dans son *Manuel du Libraire et du Bibliophile*, ne cite que cette édition de 1544 et ne semble pas avoir vu l'édition de 1542.

Voici ce qu'il dit de l'édition de 1544 :

« Édition fort recherchée, mais qui se trouve difficilement, surtout bien conservée. On en cite une de 1542 par le même imprimeur. Celle de 1544, en maroquin rouge, s'est vendue 1 liv. 14 sh. Heber, et un très bel exemplaire en maroquin vert jusqu'à 140 fr. Nodier. »

L'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal, quoique très beau et fort grand de marges, est défectueux ; il y manque les feuillets contenant les fables 81 à 88.

L'édition de 1544 n'est pas la reproduction textuelle de celle de 1542. Corrozet, qui a évidemment donné ses soins à cette seconde édition, y a fait de nombreuses corrections dont plusieurs sont assez intéressantes ; nous les avons soigneusement relevées ; on les trouvera à la fin du présent volume.

D'abord Corrozet a rajeuni presque uniformément l'orthographe des mots auxquels il avait conservé leur forme archaïque dans la première édition. Nous n'avons pas cru devoir relever cette correction, qui aurait démesurément grossi les notes (il aurait été plus aisé de reproduire l'édition elle-même), mais nous

croyons devoir signaler aux personnes qui s'occupent de la réforme orthographique de la langue française au XVIe siècle le mouvement qui se produisit de 1542 à 1544 et dont les deux éditions des fables de Corrozet portent la trace. Les corrections et les variantes que nous avons relevées, et qui changent souvent des vers entiers, sont assez généralement heureuses.

A ces deux éditions de 1542 et de 1544 vient s'en ajouter une troisième, imprimée à Lyon, par Jean de Tournes, en 1583, petit in-16, qui semble avoir échappé à tous les bibliophiles et à Brunet lui-même, qui l'indique comme étant la reproduction de la traduction d'Ant. du Moulin.

Cette dernière édition a cependant un intérêt tout particulier, car elle contient vingt-trois fables de plus que les deux éditions précédentes, qui n'en contenaient chacune que cent. En outre, le volume est terminé par une *Vie d'Esope extraicte de Volaterran et autres autheurs*, que nous avons reproduite à la fin de ce volume. Pour le reste, l'édition de 1583 n'est guère que la reproduction du texte de la première édition, celle de 1542, et non de l'édition de 1544, vraisemblablement corrigée par Corrozet lui-même, mais que l'imprimeur n'a peut-être pas connue. Elle ne reproduit pas le privilège du roi qui figure dans les deux éditions précédentes, et n'a pas non plus les élégants encadrements des pages. — Chaque fable est ornée d'une petite gravure sur bois d'une exécution meilleure, quoique plus compliquée, que celles des éditions de 1542

et de 1544. Le volume se termine à la page 271 recto, par la marque de l'imprimeur, qu'a reproduite de nos jours le grand imprimeur de Lyon, Louis Perrin : un génie soutenant une longue banderole entrelacée sur laquelle se trouve la devise *Art est son Dieu*, anagramme du nom de *Jean de Tournes*.

L'intérêt de ces fables d'Ésope, outre la curiosité qu'elles ont, ainsi que nous l'avons dit, d'être la première traduction ou paraphrase en vers publiée en France, réside encore dans la grande variété des rythmes employés par Corrozet. On peut dire que l'auteur s'est servi de presque toutes les formes de vers et de rythmes employés par ses confrères, les poètes du XVIe siècle, si savants en ces sortes de tours de force poétiques. A ce point de vue, la lecture et l'étude de ces fables sont fort curieuses. Un autre mérite, c'est la naïveté de l'auteur. Nous évitons à dessein d'écrire le nom de La Fontaine à propos de Corrozet, car le souvenir, je ne veux pas dire la comparaison, serait écrasant. Cependant, toutes proportions gardées, Corrozet peut être considéré, et ce n'est pas pour lui un mince honneur, comme un des précurseurs du Bonhomme. Quelquefois, comme lui, mais bien rarement cependant, il se met en scène ; il s'intéresse à ses personnages ; parfois il relie entre elles deux ou trois fables qui se suivent dans son recueil, comme par exemple les fables 2, *le Loup et l'Agneau*, et 6, *le Loup et la Grue*, où c'est l'os de l'Agneau qui est resté dans la gorge du Loup et qui l'étrangle. D'autres fois, comme dans la fable 85, des *Deux Amis et l'Ourse*, la moralité est

toute différente de celle de la fable de La Fontaine, mais tout aussi ingénieuse et peut-être même sortant plus directement du sujet. Le compagnon, se relevant après le départ de l'Ourse, répond à son ami qui lui demande ce qu'elle lui a dit : Celle-ci

. . . . m'a bien admonesté
Que je ne voise jamais prés ou loin
Avecques ceux qui laissent au besoin
Leurs compagnons. Ceux qui font tels defauts,
On les peut bien appeller faux,
Qui sont amis seulement de la bouche.

En voilà, ce nous semble, assez pour expliquer les différents genres d'intérêt littéraire et bibliographique qui justifient cette réimpression. Il nous reste à expliquer maintenant ce qui peut paraître étrange à première vue aux lecteurs de ce petit livret : la devise qui se trouve en tête de chaque fable, ainsi que les quatre vers, souvent bien médiocres, qui l'accompagnent et qui précèdent la fable même.

Cette disposition, qui ne se comprend pas bien dans notre édition dépourvue des illustrations des trois éditions de Corrozet, s'explique tout naturellement lorsque l'on a devant les yeux les deux éditions de 1542 et de 1544.

Chaque fable est imprimée sur deux pages. Sur la page de gauche se trouve un très élégant encadrement gravé sur bois et variant de fable à fable. Au milieu de cet encadrement se trouve une petite gravure

sur bois représentant le sujet de la fable surmonté de la devise et accompagné du quatrain. La fable elle-même occupe toute la page de droite. Nous eussions voulu reproduire cette disposition dans notre édition; mais l'absence d'encadrement d'une des pages aurait fait un vide qui n'eût pas été agréable à l'œil, tandis qu'en plusieurs circonstances on aurait été obligé de resserrer considérablement le texte de la page de droite, car les fables sont d'inégale dimension, quoique ayant toutes, plus ou moins, les longueurs nécessitées par l'obligation de remplir la page.

Quant à l'auteur de ces fables, nous n'avons rien à en dire. Gilles Corrozet est aujourd'hui assez connu des curieux et des bibliophiles. On a réimprimé à plusieurs reprises ses publications, particulièrement celles qui ont rapport à la description de l'ancien Paris, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs à l'excellente notice dont M. Paul Lacroix, le savant Bibliophile Jacob, a fait précéder sa réimpression de la *Fleur des Antiquités de Paris*.

Un mot encore. Si, comme nous l'espérons, cette réimpression est favorablement accueillie des amateurs, elle pourra servir de point de départ à un recueil curieux des différents fabulistes qui ont été, au XVIe et au XVIIe siècle, les précurseurs et les contemporains de notre La Fontaine, qui n'a pas eu de rivaux.

Château de Saint-Hilaire. Juin 1882.

Les Fables

DV TRESANCIEN ESO-
PE PHRIGIEN PREMIERE-
ment eſcriptes en Græc, &
depuis miſes en Rithme
Françoiſe.

Auec priuilege du Roy

1542

A paris en l'imprimerie de Denis Ia-
not demourāt en la rue neufue noſtre
Dame, à l'ēſeigne ſainct Iehā baptiſte.

IL est deffendu, par lettres patentes du Roy nostre sire, à tous Imprimeurs, Libraires et aultres, de non imprimer en ce Royaulme, ou exposer en vente le livre des *Fables d'Esope* traduyt en François, jusques à quatre ans, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, sur les peines contenues audictes lettres de privilege sur ce despeschées du quatriesme jour d'aoust mil cinq cens quarente deux.

Par le Roy. GUIOT.



A TRESHAULT ET TRESPUISSANT PRINCE

MONSEIGNEUR HENRY

DAULPHIN DE VIENNOIS, DUC DE BRETAIGNE
ET PREMIER ENFANT DE FRANCE

GILLES CORROZET

Son humble serviteur,

SALUT.

Les grandz seigneurs, riches et oppulentz,
Pour se monstrer puissantz et excellentz,
Les fortz chasteaulx et palais ediffient,
Et à bastir telz lieux se glorifient,
Pour la grandeur, pour la force et matiere,
Pour la haulteur et la closture entiere
Des bastimens, dont sont construction,
Où il n'y a rien d'imperfection.

Mais ceulx qui sont moindres et mecanicques,
Pauvres de biens, laboureurs et rusticques,
Font seulement petites maisonnettes,
Tugurions, cabanes et logettes
De pauvre estoffe et petite durée,
Selon qu'ilz ont leur force mesurée.

Ainsi est-il, o prince trespuissant,
Royalle fleur du beau Liz florissant,
Que ceulx qui sont abondantz en sçavoir
Pour le jourd'huy nous font entendre et veoir
Leurs bastimens accomplis et parfaictz,
Qui sont les dictz et escriptz par eulx faictz,
Tant bien disantz, en termes sy exquis,
Qu'à la matiere et subject est requis.

Pour le present le royaulme de France
De telles gentz n'a faulte ne souffrance,
Et se peult bien sur tous donner le pris
Qu'il a en soy la fleur des bons espritz,
Qu'en toute langue homme sçavant s'y treuve,
Dont n'est besoing faire plus grande preuve.

Oultre ceulx là qui font si beaulx ouvraiges,
Moindres y a en sçavoir et langaiges,
Qui toutesfois, par bon zelle et vouloir,
Taschent de loing à se faire valloir,
En bastissant, selon leur fantasie,
Petits traictez de basse poesie,
Qui ne sont pas du tout à rejecter,
Car on s'y peult maintesfois delecter
Autant qu'aux grandz, et le bien et prouffit
Qui en provient aux bien veuillantz suffit.

Or ay-je faict (Prince tresmagnanime)
Ce bastiment d'assez petite estime,
En quoy faisant, pour mon avancement,
J'ay prins d'aultruy la pierre et le ciment :

Ce sont recitz, appologues et fables,
Pleines de sens, subtilles, delectables,
Dont a usé Esope Phrigien,
Fabulateur et poete ancien;
Et par cela il adresse les mœurs,
A composé hommes prudentz et meurs,
A enseigné ce qui estoit de faire
Pour vivre bien et fuyr le contraire.
Puis, quand j'ay eu la matiere propice,
J'en ay basty ce petit ediffice.

Cecy n'est pas ung ouvraige doré
Digne qu'il soit de personne honoré,
Pour estre mis au nombre des autheurs
Dignes de nom, poetes, orateurs;
Et toutesfois j'ay prins la hardiesse
D'en faire don et offre à ta noblesse,
En m'asseurant que ta grandeur tant haulte
Ne prendra garde à moy ny à ma faulte,
Ny au livret, qui n'a la qualité
Pour estre offert à ton authorité.
Mais, tout ainsi que tu n'as en desdaing
Chasser au lievre aussi bien comme au dain,
Et que tu prens aggreable souvent
Maison champestre, à la pluye et au vent,
J'ay cest espoir qu'un jour devant ta face
Ce livre mien trouvera quelque grace,
Non pour la langue, ou pour le translateur,
Mais pour le sens et pour son propre autheur,
Qui l'a escript en græc premierement,
Et par lequel il a joyeusement

Loué vertu, blasmé faictz deshonnestes,
Introduisant oyseaulx, poissons et bestes,
Pour reformer les hommes mal vivantz,
D'iniquité les traces ensuyvantz,
Et leur donner une reigle de vivre
Non pour peché, mais pour la raison suyvre.

C'est le premier qui du temps tres-antique
A inventé tel stille poeticque,
Duquel aussi des saiges les plus vieulx
Ont ensuyvy les dictz tant precieux;
Mesmes Platon le divin a escript
Que Socrates, prés de rendre l'esprit,
Pour son vieil aage, escripvoit en beaulx vers
Ses dictz moraulx et ses comptes divers;
Et aprés luy plusieurs aultres n'ont eu
Honte d'avoir ainsi painct la vertu
Et le peché, affin qu'experience
Aydast à l'homme à trouver sapience.

Voyla que c'est, et dont seray joyeux
S'il peult venir ung jour devant tes yeulx.

Dieu, qui les Roys faict sur tous dominer,
Te doint ce bien d'heureusement regner
A l'advenir, comme maistre et seigneur,
A ton salut, à sa gloire et honneur.

PLUS QUE MOINS.





LES FABLES

DU TRES-ANCIEN ESOPE

L'Ignorant.

Comme le Coq ne va querant
La pierre precieuse et belle,
Ainsy ne cherche l'ignorant
La science spirituelle.

DU COQ ET DE LA PIERRE PRECIEUSE.

Fable Premiere.

Ung Coq, cherchant sa viande et pasture
Sur ung fumier, en fange et pourriture,
Gratant des piedz, une pierre trouva
De tresgrand pris : il la laisse et s'en va,

En luy disant : « Ha! pierre precieuse,
Qui tant es belle et bonne et gracieuse,
C'est grand dommaige et pour toy grand malheur
Qu'homme sçavant qui cognoist ta valleur
Ne t'a trouvée en ce lieu ord et vague :
Il en feroit quelque tresriche bague.
Mais moy qui t'ay en ce fumier trouvée,
Par moy n'est point ta bonté esprouvée;
Je ne te veulx, de toy je n'ay que faire,
C'est pour celluy qui en a plus affaire,
Et pour son faict te souhaitte et desire;
A sy grand bien et sy hault je n'aspire. »
Ainsi le fol, par son insipience,
N'a cure et soing de la bonne science,
Il ne veult point aux lettres prouffiter,
Tant seulement il se veult arrester
Aux biens mondains pleins de corruption,
Aux folz plaisirs remplis d'infection.
Il se complaist à faire demourance
És lieux fangeux, tenebres d'ignorance :
Ainsi est il à ce coq bien semblable
A qui ne chault de la pierre vallable,
Car par la pierre est science entendue,
Parmy les biens de ce monde estendue.

Le Maulvais cherche occasion de faire mal à l'Innocent.

On dict en vulgaire langaige :
« Qui veult faire mal à son chien,
Présuposé qu'il n'en soit rien,
Toutesfois dict qu'il a la raige. »

DU LOUP ET DE L'AIGNEAU.

Fable II.

Ung Loup tout gris, fin et malicieux,
Et ung Aigneau tout simple et debonaire,
Dans ung ruysseau plaisant et gracieux
Beuvoient tous deux selon leur ordinaire,
L'Aigneau à val et le vieux Loup à mont,
Qui, en fureur provoqué et semond,
Dict à l'Aigneau : « Pourquoy trouble tu tant
Ce beau ruysseau où me viens esbatant? »

2

L'Aigneau respond, non pas à la vollée :
« Certes, Seigneur, je n'ay point l'eau troublée :
Je suis dessoubz, et au dessus vous estes.
— Ton pere ung jour me feit telles molestes,
Ce dict le Loup, et pour luy tu mourras :
Riens n'y vauldront prieres ny requestes,
A ce ruysseau jamais tu ne boiras. »

Lors l'estrangla nonobstant sa deffense.
Là n'eust povoir juste allegation.
Ainsi les grands, sans qu'on leur face offence,
Font aux petitz injuste oppression.
Par quelque dol ou cavilation,
Par hault parler, par force ou par richesse,
L'homme maling l'innocent tue et blesse ;
En telle ardeur de convoitise il entre
Que de ses biens se nourrit et engresse,
Et de son sang se repaist à plein ventre.



Qui pense mal, mal luy advient.

Souvent reçoit pugnition
Celluy qui faict deception:
Qui contre aultruy quelque mal pense,
Il en reçoit la recompense.

DU RAT ET DE LA GRENOILLE.

Fable III.

Celluy qui tasche à decepvoir
Son prochain par quelque finesse,
Le mal qu'il vouloit concepvoir
Tumbe sur luy et sy le blesse;
Quiconcques son prochain oppresse
Et luy veult estre desloyal,
Son peché contre luy s'adresse;
Pour mal qu'il pense, luy vient mal,

Ainsi qu'à la Grenoille advint
Qui ne faisoit que mal penser.
Ung Rat devers elle s'en vint
Pour sur son corps la mer passer.
Tous deux se vont en mer lancer,
Et la Grenoille, en l'eaue plus forte,
Voulut leurs deux piedz enlasser,
Et sur son doz ainsi le porte.

La Grenoille falacieuse
Voulut le Rat en mer plonger,
Et tant feit la malicieuse
Qu'és undes le feit submerger;
Sur elle tumba le danger,
Car une Escouffe en diligence
La vint dessirer et manger
Par droicte et bien juste vengeance.



Ne convoiter choses incertaines.

Si tu t'arrestes à une umbre,
Delaissant la chose certaine,
Ton esperance sera vaine,
Et en souffriras grief encombre.

DU CHIEN ET DE LA PIECE DE CHAIR.

Fable IIII.

Ung Chien portoit une piece de chair
Dedans sa gueule, et se print à marcher
Sur une planche en passant la riviere,
Et le soleil, par sa claire lumiere,
Faisoit de luy et de la chair aussi
Ung umbre en l'eaue. Or advint il, ainsy
Qu'il passoit l'eaue, icelle umbre advisa,
Laquelle alors plus que la chair prisa,

Car il la laisse et à l'umbre se prend;
Mais il n'advient ce que fol entreprend,
Riens il ne treuve et deceu se voit estre :
Doncq à l'abboy il donna à cognoistre
Qu'il esleut mal : « Ha! pauvre miserable,
Ce crioit-il, ton chois n'est pas valable;
Tant as esté de ton bon sens loingtain,
Que l'incertain as prins pour le certain. »
Nous cognoissons doncques, par celluy Chien
Laissant le bien et s'arrestant à rien,
Que nous devons sy saigement choisir
Qu'au chois n'ayons ne mal ne desplaisir :
Car nous voyons que ceulx là qui s'arrestent
Aux biens d'aultruy, et sans fin les convoittent,
Ce temps pendant perdent le leur entier :
C'est le loïer d'ung qui faict tel mestier.

N'avoir affaire avec plus grand que soy.

Avec ung grand ne t'associe,
De le hanter ne te soucie :
Sy tu veulx croire bon conseil,
Ne te mectz qu'avec ton pareil.

DU LYON, DE LA BREBIS

ET AULTRES BESTES.

Fable V.

Le fort Lyon, prince des aultres bestes,
Par les forestz alloit faire ses questes ;
La lourde Vache et la Brebis estoient
Avecques luy, et ensemble questoient.
Lors ont trouvé ung Cerf grand et cornu,
Et de si prés l'ont chassé et tenu
Qu'ilz l'ont occis. Quand ce vint à partir
La venaison : « Je vous veulx advertir

(Dit le Lyon) qu'à moy qui suis seigneur,
La part premiere (à cause de l'honneur)
Doit estre à moy; et la seconde, pource
Que plus que vous j'ay faict treslongue course;
La tierce aussi, parce qu'en mon effort
Par dessus vous je suis beaucoup plus fort.
Qui pour la quarte aprés s'esforcera
Incontinent mon ennemy sera.
Tout est à moy, que chascun se pourchasse
Sans riens pretendre à la presente chasse. »
Par telz moyens et alegations,
Les puissans font maintes exactions
Sur les petis, et par dol et malice
Leur ostent tout contre droict et justice.
Rare est la foy, voire des plus puissantz,
Vers les petis qui sont obeissantz.
Si tu vis donc avec plus grand que toy,
C'est ung grand bien s'il te garde sa foy.



Le bien perdu faict à l'ingrat.

Il n'est rien plus mal employé
Que de faire à l'ingrat du bien.
Quiconques l'aura essayé
Une aultre fois s'en garde bien.

DU LOUP ET DE LA GRUE.

Fable VI.

Ung meschant Loup la Brebis devora,
Mais en mengeant il se trouva fasché :
Dans le gosier ung os luy demoura.
Lors ne cessa tant qu'il fust arraché.
Pour se guerir alla remede querre
Vers les oyseaulx et bestes de la terre;
Guery ne l'ont, disantz que son torment
Estoit loyer bien digne d'un gourmand.

Quiconques faict à aultruy quelque oultraige
Contre raison, justice et équité,
Il luy survient tousjours perte et dommaige :
Deceü se void qui faict iniquité.

A une Grue il feit grande promesse
De quelque don s'elle luy peult oster;
Lors son long col dedans sa gueulle adresse,
Emporte l'os sans plus le tormenter,
Et, cela faict, demande son salaire.
Mais le faulx Loup, qui ne veult satisfaire,
Luy dict : « Va-t'en, et si me remercie,
Car, s'il m'eust pleu, je t'eusse osté la vie
Tandis qu'estoit ton long col estendu
En mon gosier. » Lors va dire la Grue :
« Le bien qu'on faict à l'ingrat est perdu,
Car pour bonté est maulvais'tié rendue. »

⁂

Ne rendre mal pour bien.

Ne fais ainsi que la Couleuvre,
Ne rendz le mal pour le bien faict :
Sy on te faict quelque bon œuvre,
Il doibt estre aussi satisfait.

DU RUSTICQUE ET DE LA COULEUVRE.

Fable VII.

Ung laboureur et champestre rusticque,
En temps d'hyver, dessus la neige froide,
Trouva gisante en une voye oblique
Une Couleuvre à demy morte et royde.
Lors sa pitié il luy manifesta,
Pour la chauffer en l'hostel la porta ;
Mais, aussi tost que la chaleur sentit,
Par la maison elle se transporta,

Et par siffler tout le lieu infecta
Si malement qu'elle l'empuantit.

Le laboureur empoigne une coignée,
Et court aprés la Couleuvre tortue,
En la tensant l'a frappée et coignée;
Mais peu s'en fault que ne le blesse ou tue.
« Est-ce (dist-il) la mercy et la grace
Que j'ay de toy? Prens tu bien telle audace
De me tuer, et je t'ay donné vie? »
O le grand mal quand on tue ou menasse
Celluy lequel tout son bien luy pourchasse!
Cela procede et vient d'ingrate envie.



Ne faire chose indigne de soy.

L'homme sot plain d'oultraige
Au grant veult faire honte ;
Mais vertueux couraige
De tel fol ne tient compte.

DU SANGLIER ET DE L'ASNE.

Fable VIII.

Ung Asne lourd, de maulvaise nature,
Ung Porc sanglier moquoit et desprisoit,
Pour l'irriter luy faisoit mainte injure,
Et le Sanglier gravement luy disoit :
« O paresseux, contre toy ne m'indigne.
Tu es pourtant de griefve peine digne
Pour ton mal faict et ta temerité ;
Et toutesfois que je n'ay merité

Aulcune honte ou laide moquerie,
Tu es asseur de ma severité
Pour ta paresse et grosse lourderie. »

Ainsy est il que, quand nous oyons dire
Choses qui sont trop indignes de nous,
Combien qu'ilz soient par moquerie ou ire,
Il ne nous fault en prendre aulcun courroux.
Nous ne devons dire ou faire aulcuns signes
Qui soient de nous estranges et indignes.
Ne faisons point deshonneur à nous mesmes
Par faictz ou dictz, par passions extremes :
Le deshonneur tumbe sur le moqueur
Qui y adjouste injures et blasphemes,
Mais le prudent demeure le vainqueur.



En pauvreté seureté.

Voluntiers la richesse
Porte avec soy tristesse,
Mais seure pauvreté
Porte joyeuseté.

DES DEUX RATZ.

Fable IX.

Ung Rat de ville eut volunté d'aller
S'esbatre aux champs pour ung peu prendre l'aer ;
Ung Rat des champs trouva dans une plaine
Qui le semond, et puis chez soy le maine
Et luy donna de sy peu qu'il avoit
Petit bancquet comme faire sçavoit.
Le Rat de ville, en voyant l'ordonnance,
Pauvreté blasme, et louë l'abondance,

Et, pour monstrer son bien et son estat,
Dedans la ville il amena ce Rat.
Quand ilz sont là, le riche Rat ordonne
Ung beau bancquet, et pour manger luy donne
Pain, lard et chair. Mais, cependant, survint
Dans le celier ung bouteiller qui vint
Tirer du vin; lors s'allerent cacher
En laissant là leur viande et leur chair,
En grande peur. Puis l'homme retourna.
Le Rat de ville aprés ne sejourna;
Mais de manger à l'aultre feit envie.
Dict l'invité : « Ma sobre et pauvre vie
Est bien plus seure et stable que la tienne,
Combien que bons repas elle contienne :
Ce que je mange icy me semble fiel;
Pauvres morceaulx aux champs me semblent miel. »
Sobre repas en seureté sans faincte
Vault beaucoup mieulx que grand bancquet en crainte.



Ne croire faulx conseil.

Qui pour son prouffit seulement
Conseille aultruy, il n'est à croire,
Et qui le croit finallement
Se trompe et dechet de sa gloire.

DE L'AIGLE ET DE LA CORNEILLE.

Fable X.

Ung Aigle avoit prinse une huistre à l'escaille,
Et ne pouoit la rompre ne casser
Par son effort, mais la Corneille malle,
Qui à tromper ne faisoit que penser,
Dict : « Sy tu veulx ton escaille froisser,
Volle bien hault, laisse la cheoir en terre,
Il ne fauldra jamais recommencer,
Car en tumbant rompra sur ceste pierre. »

Fut dict, fut faict. L'Aigle prend sa vollée
Tout au plus hault, puis laisse en terre basse
L'huystre tumber; sy viste est devalée
Contre le roch qu'en deulx elle se casse.
Mais la Corneille incontinent amasse
L'huystre qui est dehors de sa coquille,
Par quoy de dueil quasi l'Aigle trespasse,
En menassant la Corneille subtille.

Il ne fault pas croire sy de legier,
N'adjouster foy à tout conseil qu'on donne;
Sy par conseil tu veulx ton faict renger,
Avant que faire, advise la personne
Qui te conseille, et de ton cas ordonne :
Car maintenant chascun conseille aultruy
Sy fainctement que qui s'y habandone
Void son dommaige en fin tumber sur luy.



Ne croire la louange des flateurs.

Flateurs sont tousjours bien venus
Vers ceulx qui ayment leur louange :
Mais, quand la fortune se change,
Ilz sont pour ennemys tenus.

DU REGNARD ET DU CORBEAU.

Fable XI.

Ung noir Corbeau dessus ung arbre estoit
Et en son bec ung fromaige portoit
Qu'il avoit pris ; ung Regnard, d'adventure,
Passoit par là qui cherchoit sa pasture,
Et, en voyant le Corbeau et sa proye,
La convoita, puis s'arreste en la voye,
Et, en louant fainctement le Corbeau,
Dict : « Mon amy, que ton plumaige est beau !

J'apperçoy bien à ceste heure que non
Est vray le bruict et le commun renom :
Car chascun dict que noir est ton plumaige,
Mais il est blanc, voire blanc d'avantaige
Que neige n'est, ne le laict, ne les cignes.
J'en recognois bien maintenant les signes.
Sy donc avec tes plumes tu avois
Le chant plaisant et delectable voix,
Certes, amy, je te jure ma foy
Que tu serois sur tous oyseaulx le roy. »
Lors le Corbeau, esmeu de gloire vaine,
Ouvre le bec, et de chanter prend peine,
Et le fromaige alors chet promptement.
Regnard le prend, et fuyt soubdainement.
Le Corbeau crie en se voyant deceu :
« Je suis trompé, je l'ay bien apperceu,
Et cognois bien qu'on ne doit jamais croire
A ung flateur qui donne vaine gloire. »



Acquisition d'amys.

Il faict bon en jeunesse
Acquerre des amys :
Car, quand vient la vieillesse,
En despris on est mis.

DU LYON, DU PORC, DU TAUREAU ET DE L'ASNE.

Fable XII.

Ung Lyon en jeunesse estoit tant furieux
Qu'il feit maintz ennemys ; mais, quand il devint vieulx,
La peine il en receut, car la loy talion
En la vieillesse cheut sur le pauvre Lyon.
Ung Sanglier de sa dent luy dessira sa peau,
De ses cornes aussi le frappa le Taureau,
Et l'Asne, desirant le renom effacer
De ce pauvre Lyon, le venoit offencer

En le frappant des piedz et luy disant injure,
Et le vieillard Lyon, en ceste peine dure,
Disoit en gemissant : « Tout mon temps est perdu,
Car le mal que j'ay faict m'est maintenant rendu.
Ceulx là à qui j'ay nuy quand j'estois jeune et fort
Me nuysent maintenant et desirent ma mort ;
Ceulx à qui j'ay aidé pourchassent mon dommaige.
Las ! j'ay esté bien fol quand ainsi en jeune aage
J'ay faict des ennemys. Plus fol je fus encores
D'avoir faict faulx amys qui me destruisent ores.
« Cela me monstre bien, et sy est en usaige,
Que quand fortune tourne à aultruy son visaige,
Ceulx qu'il a offencez s'en vengent bien aprés,
Et ses amys aussi ne s'en tiennent plus prés.
Ses amys ne sont pas, mais amys de sa table,
Amys de sa fortune alors qu'est favorable.
Autres amys fault faire au temps qu'on le peut bien,
Amys de tous les temps qui ne veullent que bien. »



Faire ce qui est decent à soy.

Qui s'entremect de faire quelque chose
En quoy il n'a geste ne bonne grace,
Au rebours vient de tout ce qu'il propose,
Et s'apperçoit deceu de son audace.

DE L'ASNE ET DU PETIT CHIEN.

Fable XIII.

Ung petit Chien à son maistre faisoit
Mil passetemps, gayetez et caresses ;
Il le flatoit, le leschoit et baisoit,
Saultoit, dansoit, faisoit cent gentillesses.
L'Asne, voyant ces joyes et lyesses
Et comme estoit celluy Chien bien traicté,
Se complaignant de ses grandes paresses,
Dict : « Je seray aultre que n'ay esté :

Car j'apperçoy et voy que pour flater
Le petit Chien est toujours bien venu;
Devant mon maistre il ne faict que saulter,
Japper, danser, dont il est cher tenu,
Et moy je suis soubz le fais detenu,
Tousjours batu en la ville et aux champs.
Tant de fardeaulx mon doz a soustenu
Que je me tien du nombre des meschantz. »

Adonc ung jour que son maistre arriva
En son hostel, l'Asne, pour luy complaire,
Sur ses deux piedz tout debout se leva,
Et commença à saulter et à braire.
Lors le seigneur, le voyant ainsi faire,
Commande et dict qu'il soit tresbien froté.
Le labeur donc où nature est contraire
Se treuve vain, et n'est à riens compté.



Les grandz ont affaire des moindres.

Sy tu es grand, garde toy bien
De faire au petit desplaisir,
Pource que tu ne sçais combien
Il te peult faire de plaisir.

DU LYON ET DU RAT.

Fable XIIII.

Ung Lyon las se reposoit en l'umbre
Dessus ung pré, derriere luy estoient
Ratz et Souriz, voire en assez grand nombre,
Qui entour luy couroient et s'esbatoient.
Lors le Lyon ataignit de sa pate
Ung pauvre Rat, qui le prie et le flate
Pour eschapper ; le Lyon pardonneur,
Voyant n'avoir à sa mort grand honneur,

Le laisse aller en pleine liberté.
O quel grand bien et quel don d'excellence
De voir pitié, courtoisie et clemence
Aux cueurs des grandz, et rendre leur clarté!

Ung plaisir faict ne fut jamais perdu.
Le Lyon fut dedans les liens pris :
Là heurle et brait; le Rat s'y est rendu,
Qui de l'oster d'illec a entrepris :
Il vient aux laqs, et prend sy bon couraige
Qu'il ronge aux dentz la corde et le cordaige,
Et le Lyon s'en va franc et delivre;
Lors dict le Rat : « Sy par moy tu peulx vivre
Qui suis petit, c'est pour la recompense. »
Car, si le grand au petit doulx se monstre,
Le moindre aussi, pourveu qu'il s'y rencontre,
Luy revaudra plus que l'aultre ne pense.



Honorer Dieu aussi bien en prosperité qu'en adversité.

Qui en sa vie à Dieu ne faict honneur,
Quand la mort vient ou quelque maladie,
Dieu l'habandonne, et point n'y remedie.
Pour bien ou mal fault louer tel seigneur.

DU MILAN MALADE.

Fable XV.

Ung Milan estoit
Au lict languissant
Du mal qu'il portoit.
Lors, en gemissant,
Il dit à sa mere :
« Affin d'avoir mieulx,
En complaincte amere,
Priez tous les dieux

Que j'aye santé
Et convalescence ;
Je suis mal traicté
Et perdz pacience. »
Sa mere luy dict :
« Le bien que tu veulx,
Il t'est interdict,
Avoir ne le peulx :
Car quiconques faict
Tort et violence
Aux dieux est de faict
Pugny de l'offence.
« Tu as contemné
Les dieux immortelz,
Et contaminé
Temples et autelz.
Ne pense donc point
Que Dieu soit propice
A qui en ce point
Faict peché et vice. »



Croire bon conseil.

Plusieurs en leur faict n'ont advis,
Et ne veullent ouyr ne croire
D'aultruy le conseil et devis
Par faulte de sens et memoire.

DE L'ARONDELLE
ET AULTRES OYSEAULX.

Fable XVI.

Ung laboureur son lin semoit,
Parquoy l'Arondelle blasmoit
Les oyseaulx qui en leur presence
Souffroient semer telle semence,
Leur disant : « La graine mangeons
Et du laboureur nous vengeons :
Car vous devez tous bien cognoistre
Que, quand ce lin viendra à croistre,

Il en fera laqs et fillez
Dont serons prins et exillez. »
Les aultres oyseaulx s'en moquerent,
Sote prophete l'appellerent.
Quand l'Arondelle veid croissant
Ce lin fleury et verdissant,
A ces oyseaulx dict de rechef :
« Il vous viendra quelque meschef,
Prins serez et souffrirez pis
Sy vous n'arrachez ces espicz. »
Les aultres se mocquerent d'elle.
Depuis la petite Arondelle,
Quand vint à l'arriere saison,
Alla loger en la maison
Du laboureur; aprés advint
Que, quand ce lin bien meur devint,
On en feit fillez, dont prins furent
Ces aultres oyseaulx, qui moururent
Par faulte de ne croire en rien
Celle qui les conseilloit bien.

Honorer le bon Prince.

C'est ung grand bien de vivre en liberté,
C'est plus grand bien de vivre soubz ung prince
Qui saigement gouverne sa province
Et ses subjectz en commune unité.

DES GRENOILLES ET DE LEUR ROY.

Fable XVII.

En liberté les Grenoilles estoient,
Mais de ce bien point ne se contentoient;
A Jupiter demanderent ung Roy,
Dont il se rist voyant leur desarroy.
Tant fut pressé par leurs haultaines voix
Qu'il leur donna une tronche de bois
Pour leur seigneur. Adoncques s'avancerent
Et par honneur vers elle se baisserent;

Mais, en voyant ce Roy sans mouvement,
Vers elles fut en grand contempnement.
Puis de rechef prierent leur changer
Icelluy Roy à ung Roy estranger.
Lors Jupiter une Cigoigne envoye
Pour estre Roy; les Grenoilles en voye
Mises se sont pour leur Roy honorer,
Lequel les vint manger et devorer.
Ce que voyans devers Jupiter crient,
Et leur oster ce maulvais Roy le prient;
Il ne les oyt, pource qu'ilz refuserent
Leur premier Roy, et l'aultre demanderent.

Ung peuple aussi fol et sedicieux,
Qui n'est content d'ung Roy bien gracieux,
Dieu luy envoye ung Roy qui le tourmente,
Dont il se plainct et fault qu'il s'en repente :
Blasme ce Roy et condampne ses faictz,
Le premier loue et ses actes parfaictz.



Guerre et tyrannie.

C'est grand pitié s'on ne peult eviter
Guerre d'aultruy, ou prince tyrannique :
Par armes l'ung veult tout suppediter,
L'aultre destruict le corps du bien publicque.

DES COLUMBES

ET DE L'ESPREVIER LEUR ROY.

Fable XVIII.

Les Columbes avoient grand guerre
Contre le Milan ravissant,
Ayde et secours voullurent querre
A ung aultre oyseau plus puissant.
  Pour leur roy l'Esprevier esleurent
Affin qu'il les voulsist deffendre ;
Mais, aussi tost que roy faict l'eurent,
Se print à ravir et à prendre.

Non moins les tuoit ou mangeoit
Que le Milan leur adversaire,
En corps et biens les oultrageoit
Et leur estoit en tout contraire.
Le Roy, qui se devoit monstrer
Loyal deffenseur et amy,
Dés qu'il vint au royaulme entrer,
Feit plus de maulx que l'ennemy.
Les Columbes, par repentance,
Dirent : « Nous aymons mieulx souffrir
La guerre que la violence
Que nostre Roy nous vient offrir. »
Ainsi void on qu'en tous costez
N'y a riens qui soit bien heureulx.
Telles sont les calamitez
Que seuffrent les hommes par eulx.



N'estre corrumpu par aulcun don.

Qui se laisse corrumpre
Des dons de l'ennemy
Est en danger de rompre
La foy vers son amy.

DU LARRON ET DU CHIEN.

Fable XIX.

Ung Larron vint pour desrober et prendre
En ung logis, et, pour mieulx entreprendre
Son larrecin,
Il gecte ung pain au Chien de la maison.
Gouster n'en veult non plus que de poison,
Tant il est fin.
« Ne pense pas, dict le Chien tresloyal,
Qu'en la maison je seuffre faire mal :

Je cognois bien
Que par ce pain tu me veulx faire taire ;
Garder me veulx d'abayer et de braire,
Tu ne fais rien.

« Penserois tu pour ung petit present
Que tout le bien que je garde à present
Je laisse perdre?
Celluy qui faict telle desloyaulté,
On le devroit (et l'a bien merité)
Brusler et ardre.
Tout serviteur ou homme qui a charge
Du bien d'aultruy n'en doit point estre large
A l'abandon.
Il est larron qui commect ung tel vice,
Et son seigneur destruict en son service
Pour petit don. »

Promesse de faulx amy.

La promesse bien souvent
Est plus legiere que vent,
Ou pour prouffict de celluy
Qui le promect à aultruy.

DE LA TRUYE ET DU LOUP

Fable XX.

Une Truye cochonnoit,
Sy venoit
Ung Loup qui en sa finesse
Feit promesse
A la Truye de l'ayder,
Et garder
Les Cochons à leur saillir
Sans faillir.

Lors luy respondit la Truye,
Esbaye,
Qu'el n'avoit de luy affaire
Necessaire,
Qu'il la voulloit decevoir
Pour avoir
Ses Cochonnetz tant petis
Et gentilz.
Et luy pleust sans plus parler
S'en aller,
Car trop mieulx en son absence
Qu'en presence
Ses petits cochonneroit,
Et seroit
En plus grande liberté,
Seureté :
Car ce fut pour son prouffit
Ce qu'il feit.
En faulx amy, quoy qu'il die,
Ne te fie.

De grand ventance peu de faict.

Celluy qui trop se vante et loue,
Et son faict ne vient à honneur,
On s'en rit, on s'en moque et joue :
C'est le loyer d'ung blasonneur.

DE L'ENFANTEMENT DES MONTAIGNES

Fable XXI.

Ung bruict courut jadis que les montaignes
Enfans portoient,
De quoy trembloient vallées et champaignes.
Une s'enfla : hommes s'espouventoient,
Et vindrent contre,
De toutes partz l'environnant, guettoient.
Ilz pensoient veoir d'elle sortir ung monstre,
Dont tous peris

Ilz s'estimoient, mais riens qui soit se monstre.
Or, à la fin sortit une Souris
Du creux d'icelle,
Dont ilz ont tous jecté plusieurs soubzriz.
Ainsi est il de gloire temporelle
Et d'ung vanteur :
Car tout son feu se mue en estincelle.
Ung qui se loue et se nomme vaincueur
Pour donner crainte,
Au grand besoing luy fault couraige et cueur.
Le mal aussi ne faict sy griefve attaincte
Que la peur faict,
Ainsi aulcuns ont peur pour une faincte
Du sot vanteur riens ne vient à effect
Par son beau dire,
Et le paoureux, aussi sot en son faict,
N'en faict que rire.



Amour faulse.

Ceulx sont loing de la verité
Qui pensent que l'amour soit bonne,
Quand l'amy à l'amy s'adonne
Seulement pour l'utilité.

DU VIEUX CHIEN ET DE SON MAISTRE

Fable XXII.

Quelque seigneur avoit ung Chien bien vieulx
Qui fut jadis de tous chassant le mieulx;
Mais par vieillesse il fut tant afoibly
Qu'il avoit mis toute chasse en oubly.
Ses piedz sont lentz et tardifz à la chasse,
Et toutesfois son maistre le menasse;
Mais c'est en vain, le maistre a beau parler,
Le pauvre Chien n'a puissance d'aller.

Ung jour aux champs laisse eschapper la beste,
Parquoy luy feit son maistre grand moleste,
Et le batit de parolle et de coups,
Dont se complainct le Chien ainsi secoux,
En luy disant : « Seigneur, que penses tu?
Je suis trop vieulx, je n'ay plus de vertu :
Pardonne donc à ma pauvre vieillesse,
Tu ne m'as pas ainsi faict en jeunesse.
« Las! je voy bien qu'à present suis destruict;
Rien ne te plaist s'il n'y a quelque fruict;
Tu m'as aymé en jeunesse fertille,
Et tu me hays en vieillesse inutile.
« Ton amour donc et son commencement
Tu mis en moy pour ton avancement,
Et, quand j'ay eu mon aage ainsi passé,
Je suis de toy tresmal recompensé. »



Bon couraige contre la paour.

Le bon et vertueulx couraige
Vault mieulx, quand ce vient au besoing,
Que l'abilité du corsaige :
Le bon cueur ayde prés et loing.

DES LIEVRES PAOUREUX.

Fable XXIII.

Par les grandz ventz une forest ramée
Faisoit tel bruict que les Lievres craintifz
A s'enfuir furent promptz et hastifz ;
Mais telle paour doit bien estre blasmée.
Lorsqu'ilz estoient en ce point fugitifz,
Ung grant marest ou ung estang trouverent,
Et, aussi tost qu'en ce lieu arriverent,
De plus grand paour devindrent tous retifz.

Saillir en l'eaue Grenoilles adviserent
Pour crainte et paour qu'ilz leur avoient donné,
Car elles ont la rive habandonné,
Et au profond du palus se plongerent.

Ung Lievre lors qui n'est trop estonné
Aux aultres dict en parlant hardiment :
« Que craignons-nous? C'est craindre follement,
Car nous avons couraige effeminé.
« Voyez-vous pas ces Grenoilles comment
Ont peur de nous? Prenons stabilité :
Noz corps sont promptz et pleins d'agilité;
Couraige fort nous reste seulement. »
Il fault par tout couraige et fermeté,
Vertu de force et humaine puissance
A peu d'effect sans la ferme constance :
C'est là où gist l'entiere seureté.



Obeissance aux parens.

Honore ton pere et ta mere
Sy tu veulx vivre longuement,
Et fais leur bon commandement,
Ou tu souffriras peine amere.

DU LOUP ET DU CHEVREAU.

Fable XXIIII.

Une Chevre alloit en pasture
Pour y prendre sa nourriture;
Son Chevreau dans le tect enferme,
Luy commandant de poinct en poinct
Qu'à personne l'huys n'ouvre point,
Et jusqu'à son retour fust ferme.

Le Loup, ayant ouy cela,

A la porte du tect alla,
Faignant de la Chevre la voix :
« Ouvrez, dict il, mon enfant doulx,
Je veulx entrer avecques vous :
Car j'ai assez esté au bois.

Le Chevreau respond : « Non feray,
La porte ne vous ouvriray,
Car je voy bien par ung pertuys
Que vous estes ung Loup meschant,
Qui mon dommaige allez cherchant.
Allez frapper à ung aultre huys. »

Ainsi le Chevreau se garda,
Il feit ce qu'on luy commanda.
Qui donc obeyt aux parens,
Tout bien et tout honneur luy vient,
Aulcun malheur ne luy survient.
Telz exemples sont apparens.



Promesse par force ne se doit tenir.

Force par force se repousse,
Par le conseil ou par l'espée,
Fraulde par la fraulde est trompée :
Jamais trompeur n'a cueillit mousse.

DU CERF ET DE LA BREBIS.

Fable XXV.

Ung jour le Cerf feit la Brebis venir
Devant le Loup, et luy feit la demande
D'ung muy de bled; elle n'a souvenir
De le devoir; alors le Loup commande,
Pour eviter les despens et l'amande,
Qu'à certain jour elle payast la debte.
De paour du Loup ceste Brebis s'endebte,
S'oblige à force et promect à payer.

Le jour venu, le Cerf, sans delayer,
D'avoir le bled de la Brebis s'efforce :
Alors respond la pauvrette affligée
Que par promesse elle n'est obligée,
Pour ce qu'elle a esté faicte par force.

Selon le droict et toute loy civille,
Quiconques faict par force une promesse
Ne doit tenir, car elle est inutille
Quand en ce poinct on le contraint et presse.
Tout obligé de foy et lettre expresse
N'a nul effect, s'il n'est en liberté.
Celluy qui est en prison arresté,
Ou est devant ung juge furieux,
Il promect tout ce qu'on demande et mieulx,
Et bien souvent le cas peult advenir
Que, pour n'avoir quelque peine et dommaige,
On promect bien à son desavantaige;
Mais le contract ne doit jamais tenir.



Ne se fier en celluy qui a desja esté ennemy.

On ne se doit jamais fier
A cil qui a rompu sa foy :
Combien qu'il te vienne prier,
De sa cautelle garde-toy.

DU RUSTICQUE ET DU SERPENT.

Fable XXVI.

Ung Serpent fut nourry chez un Rusticque,
Qui cependant enrichit grandement;
Ung jour advint que furieusement
A ce Serpent il se courrouce et picque.
Il le navra en sa fureur inique,
Dont le Serpent fuyt soudainement;
Depuis vescut cet homme pauvrement,
Quelque labeur qu'il face ou qu'il trafique.

Et ceste perte il estime venir
Pour avoir faict au Serpent telle injure;
Parquoy le prie aprés de revenir.
Le Serpent dict : « Mon amy, je te jure
Qu'en ta maison tu ne me peulx tenir,
Car je voy bien que tu serois parjure.

« Quant est du mal, dict le Serpent tressaige,
Que tu m'as faict, je le veulx pardonner;
Mais je ne veulx avec toy retourner,
Je n'ay sy lasche et debile couraige.
« Tu ne me peulx, aprés ton grand oultraige,
Par ta promesse ou ta foy guerdonner;
Sy guerison je me puis bien donner,
Le souvenir durera tout mon aage.
« Puis que tu m'as ja navré et blessé,
Je ne veulx point adjouster foy aulcune,
Car ton serment bien tost seroit froissé. »
Quand on remect toute hayne et rancune,
C'est grand vertu d'ung vouloir bien dressé.
Tel cueur vaillant n'est subject à fortune.



A trompeur trompeur et demy.

Qui faict la tromperie
Tromperie luy vient,
Et en fin il convient
Qu'on s'en mocque et s'en rie.

DU REGNARD ET DE LA CIGOIGNE.

Fable XXVII.

Le fin Regnard convia de souper
Une Cigoigne, et, pour mieulx la tromper,
Sur ung tranchoir luy mist de la bouillie.
De son long bec ne la pouvoit happer,
Mais luy, qui n'a en finesse son per,
En la lechant sa pance en a remplie.
Lors s'en alla la Cigoigne abusée,
Et pense d'estre aultre fois plus rusée,

Et s'elle peult luy rendre la pareille :
Car jeu pour jeu, finesse pour finesse,
N'est à blasmer quand au pareil s'adresse.
De le tromper adoncques s'appareille.

Ung temps aprés, la Cigoigne invita
Celluy Regnard, vers lequel s'aquita
En luy jouant ung beau tour de maistrise.
De verre cler la fiolle apresta,
Et le manger dedans luy presenta,
Mais il n'y a ne dent ne langue mise :
Tant seulement la leche par dehors,
Sans que viande entrer puisse en son corps ;
Il la void bien et meurt de faim auprés,
Et la Cigoigne en prend à sa plaisance.
Ung deceveur doit noter bien exprés
Qu'il est en fin deceu par decevance.

ꙮ

Beaulté et peu de sens.

Beaulté de corps est aggreable.
Mais beaucoup plus est amyable
La beaulté d'esprit et bon sens,
Qui nous reigle par faictz decentz.

DU LOUP ET DE LA TESTE.

Fable XXVIII.

Ung Loup chez un tailleur d'ymages
Trouva, entre maintz personnaiges
Une teste d'homme bien faicte,
Et par l'art de l'ouvrier parfaicte.
Il n'en veid jamais de pareille,
Il la regarde et s'esmerveille,
Il la remue et touche aussi;
Puis aprés il va dire ainsi :

« *O belle teste en artifice,*
Je recognois en toy ung vice :
Tu as de beaulté grand largesse,
Mais tu n'as ne sens ne saigesse. »
La grande beaulté d'humain corps,
Qui se demonstre par dehors,
N'est à louer sy avec elle
N'est science spirituelle.
Sy de beaulté sommes douez,
Nous n'en devons estre louez,
Sinon qu'avec telle beaulté
Feussent joinctz prudence et bonté.
Car le fol, quelque beau qu'il soit,
De s'en priser il se deçoit;
La folie imprudente et vaine
Est cause qu'on le tient en hayne.



Ne se glorifier du bien d'aultruy.

Ne te vueille glorifier
Des biens d'aultruy que tu detiens;
Garde toy bien de t'y fier,
Rends-les, car ilz ne sont pas tiens.

DU GEAY ET DES PAONS.

Fable XXIX.

Des plumes d'ung Paon s'acoustra
Le Geay pour estre bien venu;
Glorieux et fier se monstra
Affin qu'il fût plus cher tenu.
Se voyant ainsi parvenu,
Les aultres Geays il laissa là,
Et avec les Paons s'en alla,
Qui, voyans sa trop grand audace,

Le despouillerent en la place
Des plumes qu'il portoit sur luy,
Et le batirent en disant :
« Telle peine est deue à celluy
Qui d'aultruy bien se va prisant. »

Qui se cognoist il ne s'estime
Pour les biens qu'il a empruntez,
La honte qu'il a le reprime
Et captive ses voluntez;
Mais qui ensuyt ses libertez
Sans prudence et discret conseil,
Et se faict aux plus grands pareil,
Par son orgueil souvent advient
Que pauvre et souffreteux devient :
Car la raison ne permect point
Que qui plus hault qu'il ne doit monte
Soit long temps vivant en ce poinct
Sans qu'il recognoisse sa honte.



Labeur utile meilleur que repos.

Qui vit chez soy des biens de gaing honneste
Sans appeter tiltre d'auctorité,
Il est en grande et ferme seureté,
Plus que celluy qui haultz honneurs aqueste.

DE LA MOUCHE ET DE LA FORMIS.

Fable XXX.

La Mouche, en prenant son esbat,
Eut à la Formis ung debat :
Plus qu'elle noble se disoit,
Comme vile la desprisoit,
Disant : « Tu marches sur la terre,
Et je volle en l'aer par grand erre.
Tu habites en la caverne,
Avec les Roys je me gouverne.

Tu mange bled, avoyne et orge,
Et je me pais à pleine gorge
De viandes delicieuses.
Les belles filles gracieuses
Je baise aussi en mon repos. »
La Formis, rompant son propos,
Luy dict : « Je ne suis point villaine;
Sy je gaigne ma vie en peine,
Il me suffit, je suis contente;
Je suis stable, tu es vagante;
Je mange mes grains en grand paix,
« Et du reste tu te repais.
L'homme prend exemple sur moy,
Mais chascun te chasse de soy;
L'hyver tu mourras de froidure
Ou de faulte de nourriture.
Sur moy donc ne te glorifie :
Car celluy est fol qui se fie
En son cuyder, et vivre pense
Sans peine, labeur et science. »



Ne se comparer à plus grand que soy.

Tout homme qui s'exaltera
En fin humilié sera,
Mais celluy sera exalté
Qui vivra en humilité.

DE LA GRENOILLE ET DU BŒUF.

Fable XXXI.

Lez ung estang quelque Bœuf cheminoit,
Et la Grenoille en ce lieu se tenoit,
Laquelle veid du Bœuf la grandeur haulte.
Lors par orgueil s'enfle, se monstre, et saulte
Contre le Bœuf qui vers elle venoit.
Elle vouloit à luy s'esquiparer,
Et comme grande et forte preparer.
Son filz luy dict ainsi que bien apris :

« Mere, sachez que n'estes riens au pris
De ce grand Bœuf, pour vous y comparer. »
Ce nonobstant la Grenoille s'enfla
Et d'ung despit contre le Bœuf soufla.
Son filz luy dict : « Mere, vous creverez,
Et de ce Bœuf victrice ne serez. »
Mais à ce mot de plus en plus ronfla.
Par fier desdaing et ire, qui surmonte
Le jugement et aveugle la honte,
Enfla son ventre, et sur piedz se leva;
Mais tout soubdain par le meilleu creva.
A ce moyen fut bien loing de son compte.

On void cela bien souvent advenir
Que le petit qui se veult maintenir
Comme les grands, toute honte et dommaige
Tumbe sur luy à son desavantaige,
Et à bon droict meschef luy peult venir.



Contre simulation.

Celluy qui se monstre ennemy
De cueur, sans simuler et faindre,
N'est tant à eviter et craindre
Que celluy qui est faulx amy.

DU LYON ET DU CHEVAL.

Fable XXXII.

Dedans ung pré le Lyon rencontra
Ung beau Cheval qu'il voulloit devorer;
En medecin par faincte s'acoustra,
Prompt et sçavant en tel art se monstra,
Puis le salue affin de l'atirer,
Disant : « Amy, je te veulx desirer
Joye et santé au grand mal qui t'opresse;
J'ay le sçavoir et cognoissance expresse

Contre tous maulx en donnant guerison. »
Lors le Cheval, qui cogneut la finesse,
A telle fraulde une aultre fraulde dresse
Pour se garder, et le mect à raison.

« Je suis joyeulx, respondit le Cheval,
Qu'estes venu maintenant sy apoinct;
J'ay une espine au pied qui me faict mal,
Qui s'y est mise en passant par ce val.
Puis que sçavez tel art de poinct en poinct,
Ostez-la-moy et ne me blessez point. »
Lors il leva la jambe de derriere,
Et au Lyon donne ung coup de carriere
Parmy le front tandis qu'il regardoit,
Lequel, voyant sy subtille maniere,
Dict : « C'est raison que deshonneur aquiere
Qui entreprend plus oultre qu'il ne doit. »

N'estre orgueilleux pour prosperité.

Plusieurs sont de cueur eslevez
En orgueil, et cherchent leur gloire,
Par la faulte d'estre esprouvez
Et n'avoir d'eulx mesmes memoire.

DU CHEVAL ET DE L'ASNE.

Fable XXXIII.

Bien acoustré de frein, de selle et bride,
Ung beau Cheval marchoit sans quelque guide,
En hanissant par fierté de couraige.
Sy rencontra d'aventure au passaige
Soubz un grand fais ung pauvre Asne basté
Qui ne s'est point pour le Cheval hasté
De faire voye, et le Cheval, par ire,
En escumant luy commença à dire :

« Asne meschant et vilain, comment est-ce
Qu'encontre moy prens chemin et adresse?
O paresseux, ne sçais-tu point l'honneur
Qu'il convient faire à ton maistre et seigneur?
Recule toy lors que je passeray,
Ou par vengeance aux piedz te fouleray. »
L'Asne obeit. Or, aprés il advint
Que le Cheval vieulx et foible devint;
Ses aornemens son maistre luy osta
Et au charroy des champs le deputa;
Et le voyant l'Asne ainsi mis au bas,
Et qu'il portoit pour selle d'or ung bastz,
Menant aux champs le fiens et l'ordure,
Luy dict : « Amy, d'où vient cest aventure?
Où est ta selle? où est ton frein doré,
Et ton harnois richement decoré?
« Ainsi, amy, à l'orgueilleux advient,
Qui en la fin pauvre et meschant devient
Et est moqué, contemné et repris
De ceulx qu'il a jadis mis en despris. »

Se deffier des ennemys.

Sy tu fais paix à l'adversaire,
Ta prudence ne soit trompée;
Ne luy baille pas ton espée,
Elle t'est tousjours necessaire.

DES LOUPS ET DES BREBIS.

Fable XXXVIII.

Les Loups ont eu de toute antiquité
Guerre aux Brebis et bataille mortelle :
Fondée estoit sur faulse iniquité;
Mais les Brebis, pour garder leur querelle,
Prindrent des Chiens, et dessoubz leur tutelle
Et saulvegarde elles se sont rengées
Pour estre mieulx des mechantz Loups vengées,
Qui, ce voyantz, feirent guerre mortelle.

A ces Brebis ilz feirent paix fourrée,
Leurs Louveteaulx baillerent pour hostaige,
Et les Brebis, par fiance asseurée,
Baillent aux Loups à leur desavantaige
Leurs tresbons Chiens ; mais ce fut leur dommaige :
Car peu aprés la guerre releverent ;
Les Louveteaux aussi fort les greverent
Quand parvenus ilz furent en grand aage.
Les Brebis donc, de leurs chiens dessaisies,
Eurent l'assault de ces Loups tant meschantz ;
Furent par eulx les plus grasses choisies,
Quand les trouvoient en l'estable ou aux champs.
Ceulx donc qui vont la treve ou paix cherchantz
A l'ennemy ne baillent leur deffence :
Car par aprés seuffrent plus griefve offence,
Et sont batus de leurs glaives trenchantz.



Estre cause de son mal.

Qui se mect en subjection
D'aultruy en luy faisant service,
Souvent pour ung tel benefice
Il reçoit sa destruction.

DE LA FOREST ET DU RUSTICQUE.

Fable XXXIX.

Jadis ung homme de villaige
Avoit une bonne coignée,
Et, pour la faire à son usaige
Et luy bailler une poignée,
En une Forest s'en alla,
Et aux arbres d'illec parla,
En leur demandant quelque branche
Pour faire à sa coignée ung manche,
Ce qui luy fut bien tost permis.

Mais, quand elle fut emmanchée,
La Forest par terre il a mis
Toute coupée et detranchée.
La Forest, sentant ceste attaincte
Et que ce mal souffroit par elle,
Feit piteusement sa complaincte
Contre malice sy cruelle.

A faire plaisir maintz s'apprestent,
Et de leur bien à aultruy prestent,
Dont ilz sont mal recompensez
Et en la fin tresoffencez.
Il advient maintesfoys aussi
Qu'ung homme sot ou ung testu
Baille à son ennemy ainsi
Le baston dont il est batu.



Amytié et société humaine.

Comme il y a société
Entre le ventre, piedz et mains,
Ainsi sans contrarieté
Doit estre entre tous les humains.

DES MEMBRES ET DU VENTRE.

Fable XL.

Ung jour s'esmeut à tort et par excés
Ung grand debat et dangereux procés
Des piedz et mains à l'encontre du ventre,
Luy reprochantz que dedans son sac entre
Tout leur labeur, voire du bien autant
Qu'ilz en gaignoient, et n'estoit point content,
Dont à la fin se voulurent distraire
De luy bailler le vivre necessaire.

Le ventre crie et demande à manger,
Les piedz et mains ne s'y veullent renger :
Par la faim donc qu'il avoit endurée
N'estoit possible avoir plus de durée;
Son sang, ses nerfz, s'en·vont affoiblissans,
Et quant et luy les membres perissans.
Lors les deux mains, lasses de tant souffrir,
Boire et manger luy voullurent offrir,
Mais c'est trop tard : car en brief il fina,
Et quant et quant les membres ruyna.

Tout ainsi donc qu'ung membre a son recours
A l'aultre membre en demandant secours,
Par mutuelle et tresbonne amytié,
Devons avoir l'ung de l'aultre pitié.



Contre richesse superflue.

Superfluité
Doit estre tranchée ;
Richesse cachée
Produict pauvreté.

DU SINGE ET DU REGNARD.

Fable XLI.

Le Singe, ingenieuse beste,
Feit au Regnard une requeste
De luy donner par amytié
De sa queue une grand moytié,
Pour servir à couvrir ses fesses.
Le Regnard, tout plein de finesses,
De ce faire fut refusant,
Et s'excusa en luy disant

Que sa queue ne luy nuysoit
Comme le Singe luy disoit,
Et, combien qu'elle feust crotée,
Ne seroit point par luy ostée.

Plusieurs sont au Regnard semblables
Qui ne sont pas plus amyables,
Et ce qu'ilz ont plus d'abundant,
Le refusent au demandant,
Par ung desir d'amour extreme
Qui ne veult du bien qu'à soymesme,
En laissant perir et gaster
Ce qu'à aultruy peult proufiter.



Salaire de desloyauté.

Celluy qui en prosperité
Participe avecques les siens
Doit aussi, aprés tant de biens,
Avoir part à l'adversité.

DES OYSEAULX ET DES BESTES.

Fable XXXIV.

Les oyseaulx livrerent bataille
D'estoc et de taille
Aux bestes qui sont sur la terre.
Chascun a de vaincre esperance
Et asseurance :
Aussi chascun des deux craint guerre.

La Chauve-Souris, non experte,
Craignant que perte

Vint aux oyseaulx, les delaissa;
Aux bestes elle s'alla rendre,
Leur party prendre:
Ainsi sa loyaulté froissa.

L'Aigle avec les oyseaulx vollans
Tous bataillans
Eurent sur les bestes victoire,
Dont il s'ensuyvit en fin brefve
La paix et trefve
En tout pays et territoire.

La Chauve-Souris, par son faict
Et grand meffaict,
Pource que son peché luy nuict,
Ne fut en ceste paix comprinse,
Mais fort reprinse.
Depuis ne volla que de nuict.

Le loyer d'envye.

La vie envieuse
Est pernicieuse
A son propre autheur
D'envie inventeur.

DU LOUP ET DU REGNARD.

Fable XXXV.

En son terrier jadis ung Loup estoit
Gras et refaict, plein de biens et de proye,
Et le Regnard, qui telz biens appetoit,
Ainsi qu'ung jour ce Loup il visitoit,
Luy demanda pourquoy n'estoit en voye,
Pourquoy aussi menoit vie si coye.
Le Loup, voyant qu'il est de ce repos
Sy envieux, dict qu'il est mal dispos.

Ce fin Regnard, voyant qu'il ne peult faire
Finesse au Loup, s'en va vers ung pasteur
Auquel il dict : « Tu peulx ores deffaire,
Tuer, meurdrir le Loup ton adversaire.
« Vien t'en venger, je suis ton conducteur;
Vela le lieu, je ne suis point menteur. »
Le pasteur entre, et tout de prime face
Il rend le Loup roide mort en la place.

Joye de mal n'a pas longue durée.
Quand Regnard eut les biens du Loup mangé,
En s'en allant en malice asseurée,
Des Chiens chassans sur sa chair dessirée,
Et son peché fut lors sur luy vengé :
Se voyant donc jusqu'à mort oultragé,
Dict : « J'ay failly, ainsi puny dois estre.
Tousjours peché tumbe dessus son maistre. »



Folle oppinion.

Les choses qui sont à fuyr
Voluntiers nous les appetons,
Et bien souvent nous regretons
Ce qui est bon pour en jouyr.

DU CERF
QUI SE VEID EN LA FONTAINE

Fable XXXVI.

En la claire fontaine
Un Cerf se regardoit,
Et la grandeur haultaine
Des cornes estandoit.
Ses cornes donc prisa
Pour leur force et haultesse,
Ses jambes desprisa
Pour leur seiche maigresse.

En ce fol jugement,
Le veneur vient bien viste;
Plus que vent vehement,
Le Cerf se mect en fuitte.
Les Chiens le vont suyvant,
Mais, comme d'aventure
Le Cerf se mist avant
En la forest obscure,
Ses cornes se meslerent
Ês branches de ce bois,
En ce lieu l'arresterent
Suivy de tant d'aboys.
Ses jambes loue alors,
Et ses cornes desprise,
Qui ont faict que son corps
Soit de ces chiens la prise.
Ainsi, où nous pensons
Avoir felicité,
Par contraires façons
Trouvons adversité.



Ne prendre noise à plus fort que soy.

Regarde bien deux fois comment
Tu commenceras quelque chose ;
Qui pour aultruy nuyre s'expose
Il reçoit en fin son payement.

DU SERPENT ET DE LA LIME.

Fable XXXVII.

Ung Serpent de toute force
Sy s'efforce
Pour une Lime ronger ;
A l'entour sa queue a torse,
Se renforce,
Et la cuide en fin manger.
« Cuides-tu rompre et changer,
Abreger

Mon dur fer? ce dist la Lime.
L'acier qui se faict forger
Trop legier
Contre mon pouoir j'estime.
Que fais-tu, meschante beste?
Dentz et teste
Rompras ains que me grever.
Qui blesser aultruy s'apreste
Et s'arreste
Il void sa force achever.
Avant donc que d'estriver,
N'eslever,
Regarde à qui tu prens guerre,
Et vueille noyse eschever,
Ou priver
Te verras d'honneur aquerre. »



Fortune rejette les craintifz.

Le trop couard, craintif, desesperé,
De son salut n'est jamais asseuré,
Soit chez aultruy ou qu'il soit chez le sien;
Eschappé n'est qui trayne son lien.

DU CERF ET DES BŒUFZ

Fable XLII.

Ung Cerf fuyoit devant les Chiens courantz;
Pour se saulver se mist en une estable.
Leans estoient plusieurs Bœufz demourantz :
Sy leur requiert qu'on luy soit favorable,
Et qu'on permette en ce lieu secourable
De se musser. L'ung des Bœufz luy va dire :
« Tu n'es pas bien, il n'est pas de lieu pire
Que cestuy-cy pour y trouver mercy :

Car, sy tu es trouvé caché icy,
Tu souffriras la mortelle poincture. »
Le Cerf fuytif, de crainte tout transy,
Y demoura, print le hazard aussi
De vie ou mort pour derniere adventure.

Le serviteur, pour appaiser la faim
De tous ces Bœufz, leur vint donner repas.
Le Cerf estoit caché dedans le fein
Sy tresavant qu'il ne le trouva pas;
Le maistre aussi vint aprés pas à pas.
Lequel, ainsi que dans le fein cherchoit,
Trouva le Cerf qui dessoubz se cachoit.
Là il fut pris et occis tout à l'heure.
Ung malheureux en vain cherche et labeure
Pour se saulver, il est en la fin pris;
Mais c'est par luy qui ne tient voye seure,
Et n'y a lieu qui le cache ou asseure,
Puis que fortune a sur luy entrepris.

Dieu ne peult estre deceu.

A l'heure que nous pechons,
Des hommes nous nous cachons;
Mais, tant soit secret le lieu,
N'y a rien caché à Dieu.

DES DEUX ADOLESCENS.

Fable XLIII.

Deux jeunes filz feirent semblant
De marchander quelque viande;
L'ung, asseuré et non tremblant,
Ce pendant que l'aultre marchande,
Desrobe une piece de chair,
Et à son compaignon la livre,
Soubz son manteau luy faict cacher
Affin qu'aprés en puissent vivre.

Le cuisinier la demandant,
Tous deux ignorent sur ce pas ;
Le larron fut lors respondant
En disant qu'il ne l'avoit pas,
Le receleur en s'excusant
Luy dict qu'il ne l'avoit pas prise.
Ainsi vont cest homme abusant
Sans trouver dessus eulx reprise.

Le cuysinier, voyant la faincte
Et qu'il ne la pouoit ravoir,
« J'adresse (dict-il) ma complainte
A celluy qui peult tout sçavoir :
Le larron m'est ores caché,
Mais Dieu, qui void et prés et loing,
Cognoist assez vostre peché,
Et en est le juge et tesmoing. »



Estre saige à ses despens.

Ung homme qui a faict l'espreuve
Et la certaine experience,
Croyez que plus saige il se treuve
Et plus subtil en sa science.

DU CHIEN ET DU BOUCHER.

Fable XLIIII.

Ung Chien gourmand de l'estal d'ung boucher
Sy emporta une piece de chair,
Puis il se print à fuyr et marcher
En course experte;
Et le boucher, marry de ceste perte,
Et que de luy ne sera recouverte,
Crie aprés luy en voix claire et apperte :
« O larron Chien

(Dict-il), tu prens et emportes mon bien;
Une aultre fois me garderay sy bien
Et saigement que n'emporteras rien.
Soubdainement
T'en es fuy sans craindre aulcunement
Punition, bature et frappement,
Comme il t'est deu à droict et justement,
Mais je seray
Plus diligent, car je te guetteray,
Et sy tu viens de toy me garderay,
Ung plus grand soing dessus mon faict j'auray.»
Perte et dommaige
Enseigne l'homme et le faict estre saige,
Aprés qu'il a esté prins au passaige,
Au moins s'il a de raison quelque usaige :
Car imprudent et fol celluy seroit
Qui plusieurs fois tromper se laisseroit.



Contre les faulx tesmoings.

Le commandement de la loy
Condamne tout faulx tesmoignaige :
En faulx tesmoing n'a point de foy,
Garde-toy de luy comme saige.

DU CHIEN ET DE LA BREBIS.

Fable XLV.

En plein jugement,
Frauduleusement
Le Chien feit demande
De pain et viande
A la Brebis doulce,
Qui trop se courrouce
Comme non contente
De debte innocente,

Et respond au Chien
Que ne luy doibt rien.
Le Chien envieux,
Tresmalicieux,
Amaine à leur tour
Le Loup, le Vaultour,
Le Milan aussi,
Qui ont dict ainsi,
Par foy tesmoignaige,
Qu'elle doit et gaige
Le pain demandé.
Alors commandé
Luy fut de payer
Sans plus delayer.
Donc, ainsi jugée,
Du Chien fut mangée :
Car le pain n'avoit
Que payer devoit.
Par tel faulx rapport
On luy feit ce tort.

⌘

S'accompaigner des bons.

Avec le sainct sainct tu seras,
Mais avecques l'homme pervers
Ta bonté tu pervertiras,
Car ilz font actes tous divers.

DE L'AIGNEAU ET DU LOUP.

Fable XLVI.

Le Loup rencontra ung Chevreau
Comme il alloit cherchant sa proye;
Avec luy estoit ung Aigneau
Auquel dict en parolle coye :
« Pourquoy t'es-tu mis en la voye
Avec ce villain bouc puant,
Qui te meine comme ung truant ?
Laisse-le là, il est trop laid,

Et t'en viens succer le bon laict
De ta mere qui là t'atend. »
Lors luy monstra ung lieu latent
De bois obscur, en esperance
Qu'à l'y mener il fera tant
Que de luy remplira sa pance.

L'Aigneau, qui ce grand Loup regarde,
Luy dict : « Ma mere m'a commis
A ce Chevreau qui m'a en garde
Encontre tous mes ennemys :
Tu t'es en vain en peine mis
Pour m'emmener, il vault trop mieulx
Suyvre ce Chevreau gracieulx,
De qui n'auray aulcun dommaige,
Que toy qui es tout plein d'oultraige :
Car avec les bons on est bien,
Mais avec les malings couraiges
On ne peult prouffiter de rien. »

Mutation d'estat ne peult muer les mœurs.

A grand peine sçauroit-on faire
D'ung Chahuan ung Esprevier,
Et qui se pense contrefaire
Ne peult à son blasme obvier.

DE LA CHATE MUÉE EN FEMME.

Fable XLVII.

Ung jouvenceau, trop fol et mal apris,
Fut de l'amour d'une Chate surpris
Qu'il nourrissoit, voire sy ardemment
Qu'il supplia affectueusement
Venus affin qu'elle muast icelle
Chate amoureuse en tresbelle pucelle.
Venus, voulant plaire au vouloir infame
Du jouvenceau, lors transmua en femme

La beste mue, et la feit acomplie
Au faict d'aymer, et de beaulté remplie.
Le jeune amant adonc se resjouyst,
Et de la dame à son aise jouyst;
Mais il advint que, pour sçavoir si elle
Estoit de mœurs femme bien naturelle,
Venus laissa passer une Souris
Par devant elle. O qu'il y eut de ris!
Icelle femme, aussy tost qu'elle veid
Ceste Souris, elle la poursuyvit
En oubliant sa beaulté corporelle,
Et ensuyvant sa vertu naturelle.
Doncques Venus, de cela despitée,
Sa forme humaine alors luy a ostée.
Ainsi aulcuns, qui font mutation
De leur estat, sont en complexion
Sy depravez que de tout bien s'estrangent,
Et leur malice en bonté point ne changent.



Ayder l'ung à l'aultre.

Charité ne quiert point le sien,
Mais tant seulement luy suffit
De faire à aultruy quelque bien,
Tant peu luy chault de son prouffit.

DE L'ASNE ET DU CHEVAL.

Fable XLVIII.

Ung villageois menoit en une foire
L'Asne basté de son fés trop chargé,
Et ung Cheval plein d'orgueil et de gloire,
Lequel estoit de tout pois deschargé.
L'Asne, trop las de sa charge pesante,
Prie au Cheval que secours luy presente,
Ou qu'il fauldra que soubz le fardeau meure;
Mais le Cheval ayde et secours luy nie.

L'Asne mourant soubz la charge demeure
Faulte d'avoir meilleure compaignie.

Le villageois, voyant l'Asne abbatu,
Prend le fardeau, le mect sur le Cheval;
Avec cela il fut tresbien batu
Et à bon droict il receut double mal.
« Helas! (dict-il) moy, pauvre miserable,
Qui n'ay esté à l'Asne secourable,
Le mal que j'ay je l'ay bien merité. »
Quiconques veult à aultre avoir recours,
Quand il le void en la necessité,
Du bon du cueur luy doit donner secours.

⌘

Hanter gens de bien.

Les meschans et les vagabons
Gastent cestuy-là qui les hante,
Mais qui converse avec les bons
Ne peult mener vie meschante.

DU FOULON ET DU CHARBONNIER.

Fable XLIX.

Ung Charbonnier maintesfois invita
Quelque Foulon pour demourer ensemble ;
Mais le Foulon par response evita
Ung tel logis qui propre ne luy semble :
« Car (disoit-il) ton mestier ne ressemble
En rien au mien, on le void par effect,
Et aurois peur que ce que j'aurois faict
Beau, nect et blanc, aprés l'avoir mouillé

Par ton charbon qui la blancheur deffaict,
Ne fust bien tost tout gasté et souillé. »

Les gens de bien nous devons honorer
Et les hanter en tout temps et saison;
Avec meschantz ne devons demourer,
Car deshonneur habite en leur maison.
Fuyons donc ceulx qui n'usent de raison,
Leur compaignie est pire que la peste;
Suyvez des bons la compaignie honneste,
Vostre vertu tousjours s'esclaircira;
Sy vous suyvez personne deshonneste,
Vostre renom tant plus s'obscurcira.



Qui trompe aultruy il se deçoit.

Qui tasche à aultruy decevoir
Soit par fraulde ou par menterie,
On le void en fin recevoir
Le loyer de sa tromperie.

DE L'OISELEUR ET DU SERPENT.

Fable L.

Ung Oyseleur ung jour alloit
Chasser oyseaulx à la pipée;
Il veid ung Coulom qui volloit
Dont il pensoit faire grippée.
Le Coulom sur l'arbre se perche,
L'Oiselleur y va ses rethz tendre,
Qui les poinctz et les moyens cherche
Comme il pourra le Coulom prendre.

14

Ainsi qu'il estoit d'adventure,
En aguet, ung serpent caché
Luy feit au pied griefve poincture,
Car il avoit sur luy marché.
« O miserable que je suis!
(Dict l'Oyselleur) lors que je pense
Surprendre aultruy, las! je ne puis,
Car ung aultre me faict offense.
« J'avois à mon cas bien pourveu
Pour prendre l'Oyseau en ma rethz,
Mais j'ay esté à l'impourveu
Detenu et mis en arrestz. »
Homme qui veult homme tromper,
Et faict à aultruy une fosse,
On le void en fin atrapper
Et tumber en ruyne grosse.



Le conseil merite la peine du faict.

Le conseil donné de malfaire
N'a moindre peine merité
Que le malfaict de l'adversaire,
Car ilz sont d'une qualité.

DE LA TROMPETTE DE GUERRE.

Fable LI.

Ung qui sonnoit la trompette à la guerre
Fut, au combat, prins par les ennemys ;
Comme captif on le lie, on le serre.
Lors il se print à humblement requerre
Qu'en liberté il fut par eulx remis :
« Car (disoit-il) je n'ay homme à mort mis,
Et contre aulcun je n'ay porté les armes,
Ny je ne veulx. » Lors disent les gensdarmes :

« Tu n'occis point, mais tu donnes l'assault
En provocquant les conflictz et alarmes,
Les durs combatz et les mortelz vacarmes :
Ainsi plusieurs meurent par ton deffault. »

Aulcuns aussi, par leur conseil meschant,
Pechent autant que les executeurs ;
Quiconques va le mal d'aultruy cherchant,
Soit qu'il ne frape avec glayve trenchant,
Mais de sa langue, ainsi que les menteurs,
Toutesfoys luy tous calumniateurs
Conseillantz mal, ne sont moins à blasmer
Que les facteurs ; moins on les doit aymer,
Car la pluspart est cause des malfaictz,
Et telles gens sont bien à diffamer,
Dont le conseil, qu'on doit desestimer,
Ne vault pas mieulx que les meschantz effectz.



Liberté.

Liberté est souvent bannie
Des haultz lieux et royalles courtz :
Car sa puissance est là finie,
Et servitude y a son cours.

DU LOUP ET DU CHIEN.

Fable LII.

Dedans ung boys tout semé de verdure
Ung Loup trouva quelque Chien d'adventure
Qu'il salua, l'interrogant de faict
Comme il estoit sy gras et sy refaict.
Le Chien respond : « Je flate ainsi mon maistre,
Lequel me donne assez bien à repaistre
Des bons morceaulx de sa table tant grasse;
Et, qui plus est, j'ay l'amour et la grace

De tout chascun. — O que tu es heureux!
(Ce dict le Loup) et moy trop langoureux. »
Lors dict le Chien : « Amy, laisse ces boys,
Et viens loger au lieu là où je vois,
Chez mon seigneur. » Lors ilz s'en vont ensemble,
Et, en allant, le Loup dict : « Il me semble
Qu'au col tu as ung colier ; pourquoy est-ce?
— C'est (dict le Chien) ung colier qui m'opresse,
Et qui resiste à la ferocité
Que je soulois avoir en liberté.
Le temps passé je soulois les gens mordre,
Mais mon seigneur y a mis si bon ordre,
En m'enchaynant, que j'en suis bien plus doulx.
— J'ayme mieulx estre au boys avec les Loups
(Ce dict le Loup), en liberté planiere,
Qu'estre captif en si dure maniere :
Certes l'amour de ton maistre est trop rude,
Je ne veulx point de telle servitude. »
Petit seigneur sur peu est plus notable
Qu'ung grand subject repeu en riche table.



Estre humain entre les siens.

Qui vers les siens monstre sa cruaulté
A grande peine aura-il loyaulté
Aux estrangiers, et chascune personne
Doit-on fuyr qui aux siens ne pardonne.

DU LABOUREUR ET DES CHIENS.

Fable LIII.

Ung Laboureur, l'hyver durant,
Grand necessité endurant
Pour le fort temps qui lors estoit,
Mangea ses Brebis et Aigneaulx,
Chevreaux, Cochons et jeunes Veaulx,
Pour la faim qui le tourmentoit.

Quand tout cela fut devoré,
Que rien ne luy est demouré,

Fors que les Bœufz de sa charrue,
Nonobstant leur labeur rusticque,
Oubliant son gaing et praticque,
En la fin pour manger les tue.

Ses Chiens, les voyantz mourir tous,
Disoient ainsi : « Que ferons-nous,
Puisque nostre maistre inhumain
N'espargne non plus qu'adversaires
Les bestes qui sont necessaires?
Gardons de tumber en sa main. »

Sy tu es comme mercennaire
Avec ung homme debonnaire,
Ton loyer de luy tu prendras;
Mais avec ung fol courageux,
Aux siens cruel et oultrageux,
Ta vie et ton gaing tu perdras.



S'aprivoiser avec les estrangers.

Tout ce qui n'est hanté
Est trouvé bien estrange ;
Mais, s'il est frequenté,
L'oppinion se change.

DU LION ET DU REGNARD.

Fable LIIII.

Le Regnard au chemin trouva
Le Lyon, beste fort terrible,
Qui luy sembla sy treshorrible
Que de grand peur fuyt et s'en va.

Il le trouva secondement
Une aultrefois, dont il eut crainte,
Mais non pas de sy forte attainte
Qu'il avoit eu premierement.

La tierce foys le rencontra.
Donc, pour l'avoir veu si souvent,
Il meist hardiesse en avant,
Et sans peur à luy se monstra.

Avecques luy se meist en voye.
Lors il le trouva si privé
Que d'estre vers luy arrivé
Il eut grande liesse et joye.

S'aprivoiser est difficile;
Mais, quand on a prins cognoissance,
L'amytié prend pleine croissance,
Et le hanter en est facile.

L'acoustumance en plusieurs lieux
Avec les grandz nous aprivoise,
Lesquelz n'ausions, de peur de noise,
Regarder entre les deux yeulx.

Les moindres peuvent nuyre aux grands.

L'homme de condition basse
Peult nuyre à ung plus grand que soy ;
Son dommaige donc ne conçoy
Qu'ung mal plus grand ne te pourchasse.

DE L'AIGLE ET DE LA REGNARDE.

Fable LV.

L'Aigle, qu'on dict le Roy de tous Oyseaulx,
Ung jour trouva des petitz Regnardeaux
Hors du terrier, et, dés ce qu'il les veid,
Pour son butin il les print et ravit,
Et s'envola avecques ceste proie
Dedans son nid. La Regnarde s'effroie
D'avoir perdu ses faons, et s'escrie,
Et humblement ceste grande Aigle prie

Les rebailler, dont l'Aigle ne tint compte.
Ceste Regnarde en sa colere monte,
Et par courroux fut tellement faschée
Qu'au pied de l'arbre où l'Aigle estoit nichée
Feit ung grand feu, et disoit la Regnarde :
« Or, maintenant, de ce peril te garde,
Toy et les tiens. » Le feu l'arbre environne,
Dont l'Aigle a peur, se complainct et estonne
Pour ses petitz, qu'elle ne peult saulver.
Ne sçachant donc nul remede trouver,
A la Regnarde elle requiert pardon
Pour ses oyseaulx, qui sont en l'abandon
Du feu ardent. Lecteur, icy je prens
L'Aigle vollant pour les riches et grands,
Et la Regnarde aussi pour les petitz,
Dont les grandz sont souvent assubjectis :
Car, quand on faict aux pauvres quelque offence,
Pour s'en venger trouvent bien leur deffence.



Porter la peine pour les maulvais.

Avec les meschantz ne te mectz,
Vueille-toy d'iceux estranger,
Qu'il ne t'en vienne aulcun danger.
Tel l'achepte qui n'en peult més.

DU LABOUREUR ET DE LA CIGOIGNE.

Fable LVI.

Ung Rusticque
Sī s'applicque
A prendre aux rethz à couvert
Grues coies,
Et les Oyes,
Qui mangeoient son bled en vert.
Oyes, Grues,
Retenues

Furent aux rethz et ficelles.
La Cicoigne
Ne s'esloigne,
Mais fut prinse avec icelles.
Salut quiert,
Et requiert
Au laboureur sa franchise,
Point ne pense
Quelque offense
Avoir contre luy commise.

« Tu mourras,
Et n'auras
(Dict le laboureur) mercy.
Qui s'y treuve,
Il espreuve
Qu'à chascun on faict ainsi. »



Chercher occasion de mal faire.

Le maulvais qui cherche la mort
D'aultruy, ou luy faire dommaige,
S'il n'a par droict quelque advantaige,
Toutesfois le fera à tort.

DU CHAT ET DU POULET.

Fable LVII.

Ung Chat plein de faintise,
Remply de friandise,
Print ung Poulet d'assault ;
Par ung tour de maistrise,
Sur luy la pate a mise,
Disant : « Mourir te fault,
Car tu cries sy hault
Que chascun en tressault

A minuict, j'en suis seur.
Puis tu es ung ribault,
Incestueux, sy chault
Qu'à monter ne te chault
Sur ta mere ou ta sœur. »

Le Poulet s'en excuse,
Disant : « Ainsi j'en use
Par la loy naturelle. »
Mais le Chat, plein de ruse,
Sa response refuse
Comme beste cruelle,
Et par ceste querelle
Luy feit playe mortelle,
Puis son ventre s'en sent.
Tout ainsi, par cautelle,
Et calumnie telle,
L'homme meschant flagelle
Et destruict l'innocent.



La maulvaistié d'envie.

Envie devient toute seiche
De veoir quelqu'ung bien à son aise :
Riens ne void qui ne luy desplaise
Du bien d'aultruy, tant elle peche.

DU CHIEN ENVIEUX ET DU BŒUF.

Fable LVIII.

Ung envieux Chien
Sur du fein estoit
Qui n'estoit pas sien,
Et s'y arrestoit.
Là se transportoit
Ung Bœuf pour repaistre;
Le Chien feit du maistre
Et luy deffendit.

Lors le Bœuf a dict :
« O meschante envie
Qui m'ostes ma vie!
O facheux danger!
Ta gueulle allouvie
N'en sçauroit manger. »
Ainsi l'envieux
D'aultruy mal desire,
Sans qu'il en ayt mieulx,
Mais plustost empire;
Sy quelqu'ung aspire
Au bien qu'il attend,
L'envieux y tend,
Et, s'il peult, resiste,
Sinon il est triste :
Soit richesse, avoir,
Lettres et sçavoir,
Beaulté assouvie,
S'il n'en peult avoir,
Encor il l'envie.



L'innocent est tousjours foulé.

L'innocent
Entre cent
Et pour tous
A les coups.

DE LA CORNEILLE ET DE LA BREBIS.

Fable LIX.

Une Corneille se jouoit
Sur le dos d'une Brebis doulce:
Elle trepignoit et marchoit
Si rudement qu'elle faschoit
Ceste Brebis qui se courrouce,
Disant : « Sy par telle secousse
Tu fasches le Chien, je t'asseure
Que tu aurois griefve morsure.

— Je sçay bien (ce dict la Corneille)
A qui je me joue et m'esbatz :
Car les paisibles je resveille,
Et les innocentz je traveille ;
A leur simplesse je combatz,
Mais aux maulvais je ne debatz.
Je sçay bien ce qui en seroit,
Car le Chien se revencheroit. »

Ainsi le doulx et simple porte
Tout le faix et toute la charge ;
Mais le maulvais qui a main forte,
On le soulage, on le supporte,
On n'ause luy faire dommaige.
Par ainsi il a l'advantaige :
Il tient le meilleu et le bout,
Et l'innocent endure tout.



Se contenter des dons de Dieu.

Les graces sont de Dieu infuses
Et aux personnes divisées ;
Elles doyvent estre prisées
Quand elles ne sont point confuses.

DU PAN ET DU ROSSIGNOL.

Fable LX.

Le Pan, à Juno consacré,
Se plaignoit à celle déesse
Qu'il n'avoit pas le chant à gré
Doulx et plaisant, plein de liesse,
Et que le Rossignol l'avoit,
Car tout bien chanter il sçavoit,
Qu'il en estoit partout loué ;
Mais luy il chantoit enroué,

Lors dict la sœur de Jupiter :
« O Pan, il te fault contenter ;
Sy tu n'as le chant tresplaisant,
Tu as plumaige reluysant,
Cela te doit reconforter. »

Ung chascun doit estre content
Des propres graces que Dieu donne :
L'ung en a peu, l'aultre en a tant
Qu'il plaist à Dieu, et qu'il ordonne ;
L'ung a une grace si bonne
A chanter, parler et bien dire,
Qui ne sçauroit lire n'escrire,
L'ung ignorant riche de biens,
L'aultre bien sçavant qui n'a riens,
L'ung en conseil saige se pense
Pour mener guerre, et l'aultre est fort :
Dieu ne te veult point faire tort,
Car tousjours il te recompense.



Plus par finesse que par force.

S'il te semble que par la force
L'impuissant ne te puisse attaindre,
Vray est, mais sa vertu s'efforce,
Et l'eaue qui dort est moult à craindre.

DE LA MUSTELLE ET DES SOURIS.

Fable LXI.

Une Mustelle estoit tant envieillie
Que sa vertu et force estoit faillie,
Et ne pouoit prendre à legiere course
Ratz et Souris comme souloit, et pource
Elle pensa de trouver la maniere
De se cacher en huche fariniere,
En esperant que sa proye viendroit
Et là dedans à l'aise la prendroit !

Ce qui fut faict, car les Souris y vindrent,
Et leur repas de la farine prindrent;
Mais la Mustelle, estant illec cachée,
L'une aprés l'aultre a couppée et trenchée
A belles dentz : ainsi soubz telle embusche
Les meist à mort toutes dans ceste huche.

Voilà comment, quand la force prend cesse,
Il fault avoir recours à la finesse
Et à l'engin qui la force surmonte,
Car tant que luy n'est legiere ne prompte.
Lisander dict ce petit mot tant beau :
Tu feras plus bien souvent par la peau
Du cault Regnard, beste subtille et fine,
Que ne feras par la peau leonine.

⌘

Recognoistre le bien faict.

Nous devons estre diligentz
A recognoistre les biens faictz
Qui par les aultres nous sont faictz :
C'est la loy et le droict des gentz.

DE LA FORMIS ET DE LA COLUMBE.

Fable LXII.

Une Formis alloit à la fontaine
Ayant grand soif, et, comme elle beuvoit,
Cheut dedans l'eaue par fortune soudaine.
Sur la fontaine ung bel arbre y avoit
Et la Columbe estoit dessus perchée,
Qui la Formis dedans l'eaue nager void.
La voyant donc en l'eaue si empeschée
Se submergeant, luy jecta une branche

Que de son bec elle avoit arrachée.
Lors la Formis à son pouoir l'eaue tranche
Et au rameau se joignit et saulva,
Remerciant une bonté sy franche.
Ung peu aprés l'oiselleur arriva,
Et ses fillez auprés d'illec tendit,
Ses chalumeaux aussi sonner il va.
Et ce pendant qu'à prendre il entendit
Celle Columbe, alors soubdainement
Vint la Formis qui au pied le mordit.
Lors, pour ce mal receu si promptement,
Jecte ses rethz et chalumeaux à terre,
Dont la Columbe eut peur et tremblement.
Pour la frayeur s'en volla à grand erre,
Et la Formis remercia bien fort,
Qui son salut estoit venu acquerre.
Qui secourir aultruy faict son effort
Le delivrant de peril et d'angoisse,
Et puis il tumbe en quelque desconfort,
C'est bien raison qu'aprés on le cognoisse.



Prudence requise à ung prince.

Celle beaulté qui l'homme recommande
Vient de l'esprit qui est prudent et saige,
L'aultre beaulté du visaige et corsaige
N'est pas du tout sy louable ne grande.

DU PAN ET DE LA PIE.

Fable LXIII.

Les Oyseaulx n'avoient point de roy
Pour les gouverner et conduire,
Mais vivoient sans prince et sans loy,
Dont on void les regnes destruire.
Ung jour se meisrent en arroy,
Affin qu'ung roy peussent eslire :
Le Pan, sa beaulté allegant,
Se presenta comme arrogant.

Pour la beaulté de son plumaige
Il fut esleu, mais une Pie
Luy dict : « Nous te ferons hommaige
Sy en toy n'est force assopie,
Et tu nous gardes de dommaige
Contre l'Aigle qui nous espie ;
Mais, sy tu n'as point de vertu,
Comment nous deffenderas tu? »

Quasi disant, il est requis
Non seullement beaulté au prince,
Mais ung prudent sçavoir acquis
Pour mieulx gouverner sa province :
Le saige roy est plus exquis
Qui deffend le riche et le mince
Que le beau remply de paraige
Qui n'a ne force ne couraige.

Se chastier par aultruy.

Plein de bon sens et bien saige est celluy
Qui fuyt d'aultruy la ruyne et cadence :
C'est une astuce et acte de prudence,
Se chastier par le peril d'aultruy.

DU LYON, DE L'ASNE ET DU REGNARD.

Fable LXIIII.

Ung fier Lyon, ung Asne et ung Regnard
S'en vont chasser ensemble quelque part
En la forest branchée :
Tant ont chassé qu'ilz ont corné la prise,
Et, pour partir la proye ainsi surprise,
Elle fut detranchée.

L'Asne, qui trop d'audace s'attribue,

A chascun d'eulx le butin distribue,
Dont le Lyon despit
Rugit et brait en sa fureur et ire,
Et l'Asne prend, le despece et dessire,
Sans luy donner respit.

Puis au Regnard bailla commission
De faire entr'eulx la distribution;
Lors, par prudence caulte,
La moindre part à luy se reservant,
De la grand part fut le Lyon servant,
De paour de faire faulte.

« Qui t'a ainsi (dict le Lyon ireux)
Faict sy sçavant, sy prudent, sy heureux? »
Lors le Regnard parla,
Disant : « Le mal d'aultruy m'a enseigné,
Car j'avois paour d'estre ainsi empoigné
Que l'Asne que voyla. »



Contre ceulx qui appetent choses nouvelles.

Les choses presentes blasmons,
Et les nouvelles nous aymons ;
Mais on void en la fin aymer
Ce qu'on souloit devant blasmer.

DE L'ASNE ET DE SES MAISTRES.

Fable LXV.

L'Asne, trop las de servir, desdaignoit
Le jardinier, lequel estoit son maistre,
Et d'icelluy grandement se plaignoit,
Car de durs coups souvent le faisoit paistre :
A Jupiter le donna à cognoistre,
Luy demandant ung maistre familier ;
Lors Jupiter luy bailla ung tuillier ;
Mais, quand il veid la charge trop pesante,

A Jupiter de rechef se presente,
Luy suppliant luy faire ce bon heur
(Veu que sa vie est rude et desplaisante)
De luy donner plus doulx maistre et seigneur.
Jupiter rit, l'Asne prie sans cesse.
Alors luy donne ung courroyeur de cuyr,
Duquel souffrit maint tourment et destresse
Et ne pouoit les horions fuyr;
En hanissant, il, se faisant ouyr,
Disoit : « Helas! malheur sur moy s'estend,
Qui n'ay esté d'ung seul maistre content,
Je suis tumbé en la main du bourreau,
Qui ne pardonne à ma chair n'à ma peau.
C'est bien raison: car qui tant veult changer,
Et riens ne treuve à luy plaisant et beau,
D'ung petit mal chet en ung grand danger. »



Cheoir d'ung peril en ung plus grand.

Qui veult fuyr et eviter le gouffre
De Caribdis, quand il vient prés de là,
Souvent il tumbe au gouffre de Silla,
Auquel plus grand danger et peril souffre.

DE LA VIEILLE
ET DE SES CHAMBRIERES.

Fable LXVI.

Une vieille avoit des servantes
Qu'elle esveilloit avant le jour;
Le chant du Coq bien observantes,
Se levoient sans faire sejour.
Voyantz doncques ce fascheux tour
Et ce tresennuyeux resveil,
Qui les excitoit du sommeil,
Dont le Coq chantoit la vraye heure,

Dirent ensemble : « Il faut qu'il meure! »
Lors, selon leur conclusion,
Du Coq feirent occision;
Mais leur malice en vain labeure.

Ces chambrieres furent frustrées
De leur folle et vaine esperance;
Elles furent mal rencontrées
De la maistresse qui les tance :
Car sans paix, repos ne constance,
Les esveille chascune nuict
Avec ung tumulte et grand bruict,
Et les faict plus matin lever.

Qui donc veult ung mal eschever
Par faict injuste et vicieux,
Chet en mal plus pernicieux
Qui d'avantaige peult grever.



Ne s'estimer heureux selon le monde.

Les grands et riches ne sont pas
Sy heureux qu'à chascun il semble;
Le pauvre qui petit assemble
Prend plus gayement son repas.

DE L'ASNE ET DU CHEVAL.

Fable LXVII.

L'Asne reputoit bien heureux
Le Cheval gras et en bon point,
Et se tenoit tresmalheureux,
Car de repos il n'avoit point.
« On me picque (dict il) et poingt,
Je vois aux champs tousjours chargé,
Et le Cheval est mis à point,
Aymé, nourry et hebergé. »

Or advint il qu'on publia
En ce pays guerre mortelle ;
Le Cheval on y envoya
Garny de harnois et de selle ;
Combien qu'il fust dur et rebelle,
On luy mit le mors en la bouche,
Et, pour soustenir la querelle,
On le conduit à l'escarmouche.

Ce voyant, l'Asne rendoit graces
Aux dieux de ce qu'ilz ne l'ont faict
Cheval, pour ensuyvre les traces
De guerre qui chascun deffaict ;
Mieulx aymoit estre Asne imparfaict
Que Cheval picqué et dompté,
Cognoissant que peu vault l'effect
Des grandz, puis qu'il est surmonté.



Ne se laisser decevoir soubz l'umbre d'ung bien faict.

Tous ceulx qui ont ung beau parler
Ne sont pas vrays amys fidelles,
Car dessoubz parolles sy belles
Le mal se peult dissimuler.

DU VAULTOUR
ET DES PETITS OYSEAULX.

Fable LXVIII.

Le Vaultour feit semblant de celebrer
Ung beau bancquet et copieuse feste,
Pour son natal en ce jour remembrer,
Affin qu'il fust aux oyseaulx manifeste.
Tout l'appareil dedans ung temple apreste,
Et au souper petits oyseaulx invite,
Qui vindrent tous. Puis du temple bien viste
Les portes ferme, et là tout demoura;

Riens n'y vallut, la priere ne fuite,
L'ung aprés l'aultre en fin les devora.

Soubz l'umbre donc de quelque bel accueil,
Gardons nous bien d'estre en ce poinct surpris;
Sy on nous faict ung gracieux recueil,
Considerons, ainsi que bien apris,
Sy aulcun mal est point dessoubz compris;
Car soubz miel le fiel est mussé.
Quand tout cela sera ainsi pensé,
Vaincqueurs serons des secrettes envies;
De l'ennemy le faict sera passé,
Sans pouoir nuyre aux honneurs ny aux vies.



N'entreprendre oultre ses forces.

Qui plus qu'il ne doit entreprend
Et ne mect fin à l'entreprise,
Chascun l'arguë et le reprend,
Et ne treuve homme qui le prise.

DE L'AIGLE ET DU CORBEAU.

Fable LXIX.

L'Aigle, vollant d'une treshaulte roche,
Descend en bas et prés d'ung parc s'approche,
Auquel choisit ung Aigneau blanc et tendre
Et dessus luy vint ses pates estendre,
Des ongles serre, et l'emporte et ravit.
Le noir Corbeau, qui ceste proye veid,
Cuide ainsi faire, et dans le parc s'en vint,
Où il esleut ung Mouton entre vingt

Le plus refaict, sur lequel s'est assis;
Mais aussi tost ses ongles endurcis
Se sont meslez et ahers à la laine;
Et d'aultant plus qu'il prenoit grande peine
Au mouvement des aesles pour voller,
Et d'aultant moins se pouoit demesler.
Lors ung Pasteur, qui veid ceste folie,
Acourt bien tost, puis le prend et le lie,
Les aesles couppe, et, sans aultre debat,
A ses enfantz le baille pour esbat,
Dont l'ung d'iceulx l'interroga, disant :
« Mais qui es tu, oyseau tant deplaisant?
— Helas! (dict il) pour vray je me pensoye
Une grande Aigle, et ne me cognoissoye,
Mais je voy bien que je suis ung oyseau
Moindre de tous, qui m'appelle Corbeau;
C'est à bon droict s'il m'en est ainsi pris,
Pource que j'ay sur ma force entrepris. »

ЭЄ

Se tenir à ce qu'on a.

Qui laisse aller ce qu'il tient en ses mains,
En esperant avoir meilleure chose,
Maintesfois perd, et treuve beaucoup moins;
Telle esperance est de son fruict forclose.

DU ROSSIGNOL ET DE L'OISELEUR.

Fable LXX.

Le Rossignol sur ung chesne chantoit,
Se desgoysant ainsi qu'il a d'usaige;
Prés de ce lieu ung Oiseleur estoit,
Qui aux fillez le Rossignol guettoit,
Pour le manger en rost ou en potaige.
Il luy feit paour : le Rossignol vollaige
Se meit en fuyte, aux rethz fut arresté;
Donc l'Oiseleur le print à ce passaige.

Qui trop se haste est estimé peu saige
Quand tumbe aux las où il est aguetté.

Le Rossignol prie à cest Oiseleur
De le lascher, car peu de chose il monte
Pour tel mangeur et sy grand avalleur,
Et qu'aultre oyseau de plus grande valleur
Prendre pourroit. L'Oiseleur n'en tint compte,
Mais respondit : « Ce me seroit grand honte
De te quitter; certes tu en mourras;
Par fol espoir qui l'imprudent surmonte
Je ne croiray en parolle sy prompte.
Mieulx vault ung tien que deux fois tu l'auras. »



Regarder la fin de son œuvre.

Ce n'est pas tout que commencer,
Il fault veoir sy la fin est bonne :
Car lors n'est pas temps d'y penser,
L'œuvre par la fin se couronne.

DU REGNARD ET DU BOUC.

Fable LXXI.

Ung fin Regnard et ung Bouc s'en allerent
Boire en ung puys auquel ilz devalerent ;
Aprés avoir bien beu leur saoul tous deux,
De leur sortir furent assez doubteux ;
Mais le Regnard, garny de sa cautelle,
Dict à ce Bouc une parolle telle :
« Prenons couraige aprés la paour receue ;
J'ay advisé le poinct de nostre yssue ;

Fay mon conseil, ne le mectz en arriere :
Sy tu te veulx sur tes piedz de derriere
Dresser debout et tes deux cornes joindre
Contre le mur, d'agilité non moindre
Qu'a ung bon Cerf, d'icy je saulteray,
Et, cela faict, dehors t'en jetteray. »
Le Bouc le creut, le Regnard dehors saulte,
Puis il reprint le Bouc de sa grand faulte
En le mocquant et luy niant secours,
Disant ainsi : « Sy tu eusses recours
A la prudence, au sçavoir et usaige,
Comme ta barbe en porte tesmoignaige,
Penser devois, devant qu'entrer au puys,
Sy tu pourrois sortir comme je suis :
Car le prudent, le bien saige et bien fin,
De tous ses faictz il regarde la fin,
Et, quand il a en son esprit conceu
La fin du faict, il n'est jamais deceu,
Comme en tous artz dont la fin est pensée
Avant que soit quelque œuvre commencée. »

Chercher sa commodité aux despens d'aultruy.

Soubz l'espece de charité
Et soubz l'umbre de verité,
Nous conseillons aultruy tant bien,
Mais c'est souvent pour nostre bien.

DU REGNARD SANS QUEUE.

Fable LXXII.

Quelque Regnard par la queue estoit pris ;
Pour eschapper il la trenche et la couppe :
Parquoy, craignant deshonneur et depris,
D'aultres Regnardz il evitoit la trouppe.
Lors il pensa ses compaignons tromper,
Les exhortant de leurs queues coupper,
Affin que soubz telle espece et tel nombre
Il peust cacher sa honte et son encombre,

Ainsi que font souvent les malheureux,
Qui, pour avoir confort, comme il leur semble,
Ne leur suffit d'avoir mal tout par eulx;
Ains ilz vouldroient comme ilz sont langoureux
Que chascun fust, pour avoir part ensemble.

De ces Regnardz la compaignie estoit
Dedans ung champ, le Regnard escoué
Coupper la queue à tous admonestoit,
A celle fin qu'il ne fust deshoué,
Leur suadant que la queue sy large
Estoit pour eulx une pesante charge.
Lors ung Regnard de ceulx qui estoient là
En soubzriant pour tous ainsi parla,
Disant : « Amy, pource que l'accident
T'osta la queue, il est bien evident
Que, pour couvrir ton mal et infortune,
Tu vouldrois bien l'espece estre commune,
Mais ton conseil est sot et impudent. »



Ne demander ayde à celluy qui nuyt naturellement.

Il est fol qui secours demande
A celluy qui nuyt par nature,
Dont la malice ne s'amende
Baillant poingture pour oingture.

DU REGNARD ET DU BUISSON.

Fable LXXIII.

Ung aultre Regnard, ayant peur
Du veneur, court vers une haye;
Mais lors fut trompé le trompeur,
Quand pour gripper à mont s'essaye;
Voullant trouver chemin et voye
Par dedans l'espineux Buisson,
Des poinctes receut mainte playe,
Dont il eut grief marrisson.

Lors, en gemissant et pleurant,
Dict au Buisson : « Je vien icy
Pour estre ton ayde implorant,
Et tu me navres sans mercy. »
Le Buisson luy respond : « Aussi,
Regnard, tu erres grandement,
Car tu me pensois prendre ainsi
Que prens les aultres caultement. »

C'est grand follie de querir
Secours à celluy qui veult nuyre,
Et qui tasche à faire perir
Le demandeur, pour le destruire.
Ceste fable aussi veult instruire
De se garder d'estre surpris :
Plus que soymesme on treuve pire,
Et tel veult prendre qui est pris.



Porter patiemment les injures.

On endure bien doulcement
Injure de son adversaire
Quand on sçait veritablement
Qu'il est coustumier de ce faire.

DE LA PERDRIX ET DES COQS.

Fable LXXIIII.

Quelque laboureur acheta
Une Perdrix pour son plaisir,
Dedans son hostel la porta,
Et toute nuict la feit gesir
Avec les Coqs au poulailler,
Lesquelz la vindrent travailler,
Et de leurs becqs la picquoterent,
De leur fiente l'infecterent,

Dont la Perdrix plainct et lamente,
Pensant que ce soit la maniere
Que, pource qu'elle est estrangere,
On la batte ainsi et tourmente.

Ceste Perdrix, ung peu aprés,
Veid ces Coqs qui s'entrebatoient;
L'ung de l'aultre approchoient si prés
Que des ongles et becqs joustoient.
« Je n'ay (dict elle) de merveille
S'ainsi on me fasche et traveille,
Veu que ces Coqs d'une nature
Ont entr'eulx une guerre dure. »
L'injure à porter est facile
Du maulvais et l'injurieux,
Qui d'une coustume incivile
Est à tous ainsi furieux.



Estre semblable en parolle et en mœurs.

Ung traistre, ung trompeur ou moqueur,
S'il te sermonne ou te harangue,
Tu doibs bien penser que sa langue
N'est point correspondante au cueur.

DU REGNARD ET DU FORESTIER.

Fable LXXV.

Ung Regnard fut par les veneurs chassé,
Et tant courut qu'il en estoit lassé ;
Prés d'une tente et cabane arriva,
Et tout joignant ung Forestier trouva,
Auquel il feit la supplication
De luy monstrer lieu de salvation
Pour se musser. Le Forestier monstra
Son petit toict, le Regnard y entra

Et se cacha en quelque petit coing.
Iceulx veneurs, qui le suyvoient de loing,
Au Forestier demanderent s'il a
Veu ung Regnard lequel fuyoit par là.
Le Forestier, par sa fraulde maligne,
Monstrant le lieu, de la main leur feit signe
Qu'il estoit là, mais il dict de la bouche
Ne l'avoir veu. Chascun veneur s'approche,
Et le Regnard par derriere s'eschappe,
Sy que pas ung des veneurs ne l'atrappe;
Et, cela faict, le Forestier se cource
A ce Regnard, et l'injurie, pource
Qu'il ne luy a rendu mercis et graces.
Dict le Regnard : « J'ay bien veu tes fallaces;
Sy tu avois les mœurs et le couraige,
Sans simuler, pareilz à ton langaige,
Gré t'en sçaurois, mais compte on ne doit faire
D'ung qui a cueur à la langue contraire. »

Faire du bien par force.

Ceulx qui sont durs au doulx parler,
Et ne font rien que par contrainte,
Il leur fault bailler une crainte,
Et les frapper et mutiler.

DE L'HOMME ET DE SON DIEU DE BOIS.

Fable LXXVI.

Ung homme avoit en sa maison
Ung Dieu de bois qui estoit creux,
Qu'il prioit en toute saison
Le faire riche et bien heureux ;
Mais tant plus son Dieu il prioit,
Et moins son bien multiplioit.
En fin tumba en indigence,
Parquoy son Dieu injurioit,

Taschant d'en faire la vengeanec.

Cest homme, en courroux incité,
Par les deux jambes print ce Dieu,
Et, d'ung despit tout irrité,
Le jecta par terre en ce lieu;
La statue tant deprisa
Que la teste en pieces brisa,
Dont il issit or et argent,
Que cher estima et prisa
Comme necessaire et urgent.

L'homme, recueillant la richesse,
Disoit : « Tu es trahistre et pervers,
Tu te veulx avoir par rudesse,
Et par tourmens durs et divers.
Quand je t'ay porté tout honneur,
De rien ne m'as esté donneur,
Je n'en ay eu rien que par force. »

Le maulvais est donc faict meilleur
Quand on le contraint et efforce.

Ne s'assubjectir pour nuyre à aultruy.

Qui se mect en subjection
D'aulcun pour à son prochain nuyre,
Tant mieulx pense son faict conduire,
Tant plus void sa destruction.

DU CERF ET DU CHEVAL.

Fable LXXVII.

Contre ung grand Cerf ung Cheval avoit guerre,
Et pour le batre il le suyvoit grand erre;
Mais, voyant bien qu'il n'en seroit le maistre,
Pria ung homme affin qu'il luy pleust estre
Son adjuteur à vaincre celluy Cerf,
Tant que soubz luy il fust vaincu et serf.
L'homme l'accepte, et, affin qu'il le guide,
Luy mect la selle, et le mors, et la bride,

Monte dessus, et tous deux vont aprés
Le Cerf cornu, le suyvant de si prés
Qu'ilz l'ont saisy. Le Cheval, glorieux
D'avoir esté du Cerf victorieux,
Rend grace à l'homme et le prie descendre
De dessus luy; mais il n'y veult entendre,
Ains luy respond que soubz luy demourra
Et que de l'homme au service mourra;
Puisqu'il s'estoit mis dessoubz sa puissance,
Falloit par force y faire obeissance.

En pareil cas, plusieurs en liberté
Veullent combatre et nuyre à pauvreté,
Et pour la vaincre ilz amassent richesses,
Thresors mondains, par frauldes et finesses,
Dont il advient que, par force d'escus
Estans victeurs, ilz demeurent vaincus
D'ung cruel monstre et tresdamnable vice
Qui est nommé famelicque avarice.

⌘

Se resjouir des choses qui apportent le mal.

Bien souvent ce qu'on pense
Estre tresproffitable
Contre toute esperance
Se treuve dommageable.

DU CHIEN INVITÉ AU BANCQUET.

Fable LXXVIII.

Ung homme avoit semond ung sien amy
A ung bancquet que chez luy apresta;
Son Chien aussi, qui n'estoit endormy,
Le Chien de l'aultre au bancquet invita,
Qui de venir à l'hostel se hasta,
Et, quand il veid la cuysine garnie,
Il dict en soy : « Sy bien je soupperay,
Et tant sera ceste pance fournie

Que de trois jours aprés m'en sentiray. »

En ce disant sa queue remouvoit
En esperant s'en bailler par la moue;
Le cuysinier, qui resjouyr le void,
Le prend soubdain par la queue et le roue
Trois tours en l'aer, ainsi comme on se joue,
Puis le jecta en bas par la fenestre,
De quoy il fut estourdy longuement.
Lors, chancellant à dextre et à senestre,
Print à fuyr, criant horriblement.

Les aultres Chiens, qui le veirent courir,
Luy demandoient s'il avoit bien repeu.
Luy qui pensoit (sans eschapper) mourir
Leur respondit : « Ouy, tant que j'ay peu,
J'en ay tant prins, j'ay tant mangé et beu,
Que je ne sçay par où je suis sorty. »

Voila comment ne fault prendre lyesse
Pour quelque bien, lequel est converty
Le plus souvent en douleur et tristesse.



Labeur continuel faict ung grand thresor.

De peu à peu à grand bien on parvient,
Quand par labeur d'estre riche on affecte :
Avec espoir perseverer convient,
Car pierre à pierre est une maison faicte.

DU LABOUREUR ET DE SES ENFANTZ.

Fable LXXIX.

Ung Laboureur, voyant finer sa vie,
De bien pourvoir ses enfantz eut envie,
En desirant les faire riches gens
Par leur labeur, s'ilz estoient diligens.
Se mourant donc, il leur va dire ainsi :
« Mes beaulx enfantz, aprés ma mort, voicy
Que vous ferez : ma vigne foullerez,
Et tout au fons ung thresor trouverez

Que j'y ay mis pour la succession,
Dont je vous mectz en la possession. »

Le Pere mort, les enfantz s'en allerent
Droict à la vigne, et soubdain la fouillerent
Avec houyaux et houes jusqu'au fons;
Mais nul thresor trouverent aux parfonds,
Dont ilz pensoient avoir esté deceuz.
Mais celle vigne, aprés les coups receuz
Des instrumentz servantz aux laboureurs,
Produict ses fruictz et ses raisins bien meurs;
Et, neantmoins qu'elle eust esté en friche,
Par ce labeur chascun d'iceulx feit riche.

Il appert donc que, quand on continue
A labourer, le bien ne diminue,
Mais il s'augmente et survient au besoing :
De peu à peu certes on va bien loing.
Plus est prisé ung bien ainsi acquis
Qu'ung bien trouvé, ou ung thresor exquis.



De fuyr la mort.

La mort est souvent souhaictée
Quand on a des maulx souvenir;
Mais, quand on l'apperçoit venir,
Du souhaicteur est rejectée.

DU VIEILLARD APPELLANT LA MORT.

Fable LXXX.

Ung vieillard portoit
Ung fardeau de bois,
Dont lassé estoit
Pour son trop lourd pois.
Doncques, tant lassé
De porter sa charge,
Auprés d'ung fossé
Son fardeau descharge;

Puis par desespoir
La Mort appella
Et tout son pouoir,
Laquelle vint là
Disant : « Que veulx tu ?
Es tu las de vivre ?
Es tu abbatu ?
Veulx tu la Mort suyvre ?
— Non, dict le vieil homme,
Je ne veulx mourir,
Je t'appelle et somme
Pour me secourir.
« Preste ung peu ta main
Pour me recharger,
Car c'est acte humain
D'aultruy soulager. »

Contre les orgueilleux.

L'homme humble eschappe bien souvent
Des grands perilz, mais l'orgueilleux
Tumbe aux dangers tresperilleux :
Petite pluye abbat grand vent

DU ROSEAU ET DE L'OLIVIER.

Fable LXXXI.

Ung Roseau tendre et ung Olivier hault
De leur beaulté et valleur contendoient,
Et l'ung de l'aultre accusoient le deffault,
A qui mieulx mieulx leur cause deffendoient.
Dict l'Olivier : « Je suis fort et constant,
Et contre moy n'es au vent resistant,
Car tu fleschis, et je suis ferme et stable. »
Lors le Roseau se teut et le laissa ;

Mais tout soubdain ung fort vent se haulsa
Impetueux, et si insuportable
Que l'Olivier par terre il renversa,
Et le Roseau entier il delaissa,
Car il ployoit et estoit variable.
Ainsi est il des orgueilleux mondains,
Trop glorieux et pleins de fier couraige,
Qui, par des cas et accidens soubdains,
Sont ruynez à leur perte et dommaige :
Car de tant plus qu'en leur pouoir se fient,
Qu'en leur richesse et biens se gloriffient,
Plus tost aussi treuvent ung plus fort qu'eulx,
Soubz le pouvoir duquel ilz sont liez,
Assubjectis, prins et humiliez :
C'est voluntiers la fin des orgueilleux.
Mais les petits, humbles, obeïssantz,
Qui de leur gré sont doulx et flechissantz,
Eschappent mieulx les dangers perilleux.

Contre les paresseux.

Qui se veult estranger
Du labeur ordinaire,
Soit maistre ou mercennaire,
Il chet en grand danger.

DE LA VACHE ET DU BŒUF.

Fable LXXXII.

Une Vache estant de sejour,
Voyant que tout le long du jour
Le Bœuf ne bougeoit du labeur,
Estima cela grand malheur.
Comme meschant le condamna,
Le deprisa et contemna,
Car sans rien faire elle vivoit
Tandis qu'au labeur il servoit.

Mais, quand le jour du sacrifice
Fut escheu, icelle genisse
Fut menée à l'occision,
Pour faire l'immolation.
Dont le Bœuf se print à soubzrire,
Et, en se mocquant, luy va dire :
« Puis que jamais ne labouras,
Comme inutile tu mourras.
« Tu t'es de moy cent foys mocquée,
Mais la peine t'est retorquée :
Je demeure encores vivan t,
Et la mort t'est de prés suyvant. »
Ainsi en advient il à ceulx
Qui sont tardifz et paresseux :
Perilleux danger les ravit,
Maulgré eulx le laboureur vit.
Celluy n'est pas digne de vivre
Qui veult oysiveté ensuyvre :
On void souvent mourir de faim
Cil qui ne sçait gaigner son pain.



Le mal vient de nous.

Ordinairement par nous mesmes
Nous tumbons en perilz extremes,
Nostre faulte et coulpe excusons
Et la fortune en accusons.

DE L'ENFANT ET DE FORTUNE.

Fable LXXXIII.

Prés d'ung puys estoit
Et s'y esbatoit
Ung beau jeune filz;
Sommeil le surprint,
Et dormir s'en vint
Au bort de ce puys.

Fortune, qui va

Au lieu, arriva
Et celluy resveille,
Disant : « Mon amy,
Ne sois endormy
Et plus ne sommeille.

« Sy tumbé tu fusses,
Excusé ne m'eusses,
Et chascun eust dict
Que trop importune
Luy estoit Fortune,
Qui mort le rendit.

« Moy donc accusée,
Ta faulte excusée
Tousjours eust esté;
Mais l'homme imparfaict
Luy seul mal se faict
Par sa lascheté. »



Le maulvais vouloir d'inimytié.

Hayne est de si faulse nature
En cueur, en faict et au combatre,
Qu'ung souflet voluntiers endure
Affin d'en rendre trois ou quatre.

DE DEUX ENNEMYS.

Fable LXXXIIII.

Deux Gladiateurs ennemys
Pour passer la mer se sont mis
En une navire, et, pourtant
Que l'ung d'eulx l'aultre hayoit tant
Qu'ilz ne se pouoient entreveoir,
L'ung se meit pour sa place avoir
En la proue, l'aultre en la poupe,
Et alors voicy une trouppe

D'undes et de flotz arriver,
Que les grandz ventz faisoient lever,
Sy que la mer tant perilleuse
Leur feit une peur merveilleuse.
Celluy de la proue, voyant
La mer enflée et undoyant
Par les ventz et par la tempeste,
Feit au Patron une requeste
De luy dire quelle partie
De la nef seroit subvertie
Premierement. Lors dict le maistre :
« La poupe premier convient estre
Submergée. » Donc dict celluy :
« Plus aise seray ce jourd'huy
Et de mourir n'auray esmoy;
Sy je voy mourir devant moy
Celluy que j'ay en si grand hayne,
J'en mourray en plus doulce peine. »



Ne laisser l'amy au besoing.

Ne soys pas amy à demy,
Il le fault estre entierement :
L'amour ne vault rien aultrement ;
Au besoing cognoist on l'amy.

DES DEUX AMYS ET DE L'OURSE.

Fable LXXXV.

Deux compaignons amys s'entr'appelloient,
Lesquelz ung jour parmy les champs alloient ;
Une grande Ourse en leur chemin trouverent,
Et, aussi tost que la beste adviserent,
L'ung d'eulx eut peur, et du danger s'osta,
Et sur ung arbre illecques prés monta.
L'aultre, doubtant n'avoir force et puissance
Pour faire à l'Ourse aulcune resistance,

Se couche bas, faict du mort en grand peine
Sans retirer aulcun vent ny allaine.
L'Ourse approcha, et, ne sentant tirer
Allaine ou vent, ny l'homme respirer,
Là le laissa, l'estimant comme mort :
Car aux corps mortz jamais elle ne mord.
Doncques, aprés qu'elle s'en fut allée,
Le premier feit de l'arbre devallée,
Et demanda à l'aultre quel merveille
L'Ourse avoit dict si prés de son aureille.
Lors respondit par doulce urbanité :
« L'Ourse (dict il) m'a bien admonesté
Que je ne voise à jamais prés ou loing
Avecques ceulx qui laissent au besoing
Leurs compaignons ; ceulx qui font telz deffaulx
On les peult bien appeller amys faulx,
Qui sont amys seullement de la bouche,
Mais par effect l'amour au cueur ne touche. »



Ne s'eslever en orgueil.

Plusieurs sont qui se mescognoissent
Se voyantz en prosperité,
Mais, s'ilz sont en adversité,
Leur infirmité recognoissent.

DE LA MULE SUPERBE.

Fable LXXXVI.

Quelque Mule grasse en bon poinct,
Bien nourrie d'orge en l'estable,
De rien ne se soulcioit point
Et ne portoit charge grevable ;
Sentant donc fortune amyable,
En son couraige se prisoit,
L'estimant tousjours favorable,
Et par orgueil ainsi disoit :

« Mon pere est ung tresbeau Cheval,
Noble et puissant, plein de proesse,
Qui peult courir à mont, à val :
Je luy ressemble de vistesse. »

Peu aprés advint qu'en la presse
Des Chevaulx legiers fut menée,
Mais de courir bien tost feit cesse,
Quand la course luy fut donnée.
La Mule, clochant et deffaicte,
Dict en soymesme : « J'apperçoy
Qu'ung Asne m'a forgée et faicte,
Non ung Cheval, je le conçoy :
D'aultrement penser me deçoy,
Car ung Asne est mon propre pere. »
Bien souvent se retourne en soy
Qui perd la fortune prospere.

✠

Contre les menteurs.

Qui s'accoustume de mentir
Aprés qu'il a baillé de bourde,
On ne peult à luy consentir,
Car on luy fait l'aureille sourde.

DU BERGIER MENTEUR.

Fable LXXXVII.

Ung Pastoureau dessus ung mont gardoit
Ses doulx Aigneaulx, ses Moutons et Brebis;
De ses voisins se mocquoit et lardoit
Quand il estoit saoul d'eau et de pain bis.
Il s'écrioit : « Helas! les loups famis
M'ont desrobé, et mes moutons emportent. »
Gentz mensongers jamais vray ne rapportent.
Par plusieurs fois les laboureurs d'entour

Vindrent au cry, mais les Loups ne trouvoient,
Et bien souvent leur dressa ce bon tour,
Estants deceuz quand ilz y arrivoient.
Ung jour les Loups le parc de prés suyvoient,
Une brebis leur demoura pour proie.
Tost vient le mal combien qu'envis on croye.

Ce Pastoureau, le larrecin voyant
Du maistre Loup qui la Brebis emporte :
« Au Loup! au Loup! » disoit il en criant,
Mais de secours ame ne le conforte :
Là on le laisse, aulcun ne s'y transporte,
Car trop souvent les avoit abusez.
Tousjours en fin sont prins les plus rusez.

Homme qui est souvent trouvé menteur,
S'on l'apperçoit on ne le veult pas croire;
Voire fut il de verité l'autheur
Ne sera creu ny tenu pour notoire :
C'est son loyer, il n'a point d'aultre gloire.
C'est bien raison, s'il use de mensonge,
Que verité luy soit imputé songe.

Se corriger le premier.

Tel void dedans les yeulx d'aultruy
Ung festu, mais, sans veoir plus oultre,
N'apperçoit une grosse poultre
Qui l'aveugle, et s'adresse à luy.

D'AULCUN DEVIN OU PROPHETE.

Fable LXXXVIII.

Quelque Devin en une ville estoit
En plein marché, qui disoit l'adventure
A tout chascun qui là se presentoit,
Et anonçoit toute chose future.
Lors se mocquant quelque homme de raison
De ce prophete et de son sot blason,
Dire luy vint chose qui estoit vraye,
Que les larrons estoient en sa maison,

Qui emportoient par fraulde et trahison
Son or, son bien, et sa robe, et son saye.

Vers sa maison se hastant de venir,
En son chemin ung homme incogneu treuve,
Lequel luy dict : « Sy tu sçais l'advenir,
Tu en as faict maintenant faulse espreuve.
Pourquoy veulx tu au peuple faire acroire
Le temps futur, toy qui n'as en memoire
Ton propre mal et adverse fortune ? »
Cela est laid de vouloir pour la gloire
Reprendre aultruy, et de son faict notoire
N'en avoir soing et souvenance aulcune.



Demander à Dieu chose juste.

Priere et requeste
A Dieu presentée,
S'elle n'est honneste,
N'est point acceptée.

DE JUPITER ET DE LA MOUCHE.

Fable LXXXIX.

La Mouche à miel, pour faire sacrifices
Aux justes Dieux de leurs grandz benefices,
A Jupiter, le plus grand dieu du ciel,
Feit ung present du meilleur de son miel :
Dont luy, joyeulx de telle oblation,
Luy octroya que la petition
Qu'elle feroit luy seroit accordée
Tout aussi tost que seroit demandée.

La Mouche donc, sa priere faisant,
De maulvais cueur ainsi luy va disant :
« Trespuissant Dieu, concede à ton ancelle
Et luy permectz que cestuy là ou celle
Qui me prendra mon miel furtivement
De mon picquant soit attainct vivement,
Et, à l'instant qu'il souffrira picqueure,
Il tumbe mort sans qu'aulcun le secueure. »
Lors Jupiter, doubteux de l'oraison,
Luy respondit : « Ce n'est pas la raison,
Mais je permectz et le veulx en ce poinct
Que, si quelqu'ung de ta picqueure est poingt
Et il advient que l'aiguillon demeure
Dedans sa chair, il fault lors que tu meure.
En l'aiguillon consistera ta vie
De qui tu as de poingdre tant d'envie :
C'est ton loyer, car qui prie ou soubhaicte
Qu'à son prochain mort ou perte soit faicte,
Le mal requis (ainsi qu'il est bien juste)
Tumbe dessus le suppliant injuste. »

Considerer le temps.

Ce qui n'est point faict en temps deu
Ne peult trop longuement durer :
Le fruict esperé est perdu,
Et puis aprés fault endurer.

DE L'ADOLESCENT ET DE L'ARONDELLE

Fable LXXXX.

Ung jeune filz vivant en ses delices
Avoit ses biens despendus follement,
Et consumé ses estatz et offices
Tant qu'il n'avoit plus qu'ung seul vestement.
Voyant ung jour voller legierement
Une Arondelle annonçant, ce luy semble,
L'esté prochain, nompas l'hyver qui tremble,
Au plus offrant sa robbe en vente a mise,

Et demoura tout nud en sa chemise.
Contre l'espoir arriva la froidure,
L'hyver survint avec gelée et glace :
L'Adolescent extreme froid endure,
Le vent le fiert, la neige le menasse,
Et apperçoit l'Aronde qui trespasse
Pour le grand froid et douloureux martire.
Et, la voyant, luy commença à dire :
« O faulx oyseau, sy de toy je me dueilz,
C'est bien raison, car tu nous perdz tous deux. »
Tout ce qui n'est faict en temps et saison
Trop lentement ou trop hastivement,
Sans mesurer à l'aulne de raison,
Le repentir le suyt soubdainement.
En son faict fault avoir bon jugement,
Ne se reigler soubz personne inconstante,
Mais se reigler soubz personne sçavante,
Qui bien du mal et droict du faulx discerne.
Saige est celluy qui ainsi se gouverne.

Contre les avaricieux.

L'homme est maintesfois trop expert
En exerçant son avarice,
Dangereux est tel exercice,
Car tel cuide gaigner qui perd.

DE LA FEMME ET DE LA GELINE.

Fable LXXXXI.

Quelque femme une Poulle avoit
Qui luy portoit grand advantaige,
Chascun jour pondre luy devoit
Ung œuf d'or comme elle pouoit,
C'estoit son naturel usaige :
Dont fut augmenté le mesnaige,
Et riche grandement devint
Pour ce beau thresor qui luy vint.

Ceste femme avaricieuse,
Pensant la Poulle estre au dedans
Toute dorée et precieuse,
La tua comme furieuse,
Sans adviser les accidentz;
Mais à l'œil de tous regardantz
Fust trouvée dans sa poictrine
Tout ainsi qu'une aultre geline.

En pensant doncques s'enrichir
Elle perdit par convoitise.
Avarice nous faict fleschir,
Et nous augmente le desir
Qui nous faict perdre chose acquise.
Desir de gaing faict entreprise,
Qui est cause de perte à mainctz
De ce qu'ilz tenoient en leurs mains.



Contre les vanteurs.

Qui cherche honneur par sa ventance
Et il ne mect riens à effect,
Il est bien digne qu'on le tanse.
De grand ventance peu de faict.

DE L'HOMME ET DU LYON.

Fable LXXXXII.

Ainsi qu'ung homme et ung Lion alloient
Par le chemin et ensemble parloient
De leur vertu, de leur force et couraige,
Disantz avoir l'ung sur l'aultre advantaige,
Une columne assez haulte trouverent
Au carrefour prés duquel arriverent,
Dedans laquelle estoit entaillé comme
Ung grand Lyon estoit occis par l'homme.

Ce que voyant l'homme dict au Lyon :
« O fier Lyon plein de rebellion,
Regarde icy, ung homme tu peulx veoir
Qui le Lyon a mis soubz son pouoir,
Le suffoquant comme victorieux :
Ainsi l'homme est plus noble et glorieux
Que le Lyon de sa propre nature. »
Dict le Lyon : « Je ne croy en paincture,
Car paintres ont en leur art grand licence :
Sy les Lyons avoient ceste science,
Paindre pourroient le Lyon comme maistre
Et vaincqueur d'homme, ainsi qu'il peult bien estre.
Tu le verras. » Lors, achevant son dire,
Cest homme prend et le tue et dessire.
Il appert doncq qu'ung vanteur plein de gloire
Veult ses beaulx faictz à chascun faire acroire,
Mais en la fin se trompe et se deçoit
Sy lourdement que chascun l'apperçoit.



Contre les trahistres.

Ne vueillez trahyr, ne riens faire,
Non plus que voulez qu'on vous face,
Car trahison ne peult complaire
A cueur qui est de bonne race.

DE L'OISELEUR ET DE LA PERDRIX.

Fable LXXXXIII.

Ung Oiseleur tuer vouloit
Une Perdrix qu'il avoit prise
Aux champs, ainsi qu'elle volloit;
Mais, quand elle se veid surprise,
Pria par grand humilité
Qu'il luy donnast sa liberté
Et la laschast, luy promettant
Qu'en ses rethz feroit venir tant

D'aultres oyseaulx, tous de sa bande,
Qu'il en seroit plus que content ;
Mais l'Oiselleur en debatant
N'eut cure d'une telle amende.

Lors il luy dict : « Au vray je juge
Que tu es digne de la mort,
Sans avoir à mercy refuge,
Car tu veulx faire à aultruy tort :
Tu promectz, pour te delivrer,
Qu'en mes mains tu feras livrer
Plusieurs oyseaulx de ta nichée,
Mais premier seras depeschée,
Pour te rendre juste salaire. »
Qui a la trahison cherchée,
Sa chair doit estre detranchée
Pour estre aux aultres exemplaire.

Plus par diligence que par force.

Par long labeur assez continué
On treuve fin de ce qu'est entrepris :
Perseverance obtient tousjours son pris,
Qui n'est jamais de l'honneur desnué.

DU LIEVRE ET DE LA TORTUE.

Fable LXXXXIIII.

Ung Lievre print debat à la Tortue,
Luy reprochant ses piedz tant paresseux,
Louant les siens, desquelz il s'esvertue
Courir au loing non las et angoisseux ;
Mais la Tortue en ses piedz se confie
Autant que luy, en course le deffie ;
De leur debat le Regnard juge fut,
Qui leur bailla pour course ung certain but.

Lors la Tortue, ostant sa negligence,
Vint jusqu'au but en prompte diligence,
Ce temps pendant que le Lievre sommeille,
Lequel pensoit avoir gaigné sa part;
Mais pour neant, aprés qu'il se reveille,
Courut au but, car il y vint trop tard.

Le Lievre alors confessa sa paresse,
En approuvant ferme perseverance
Faicte à loisir par prudence et saigesse,
Trop plus que force et legiere inconstance,
Qui a de soy sy grande confiance
Qu'elle s'attend à sa propre vertu;
Mais son pouvoir souvent est abatu,
Et au contraire industrie assez lente
Conduict à fin son faict bien debatu
Mieulx la moytié que force violente.

Contre les oyseux.

C'est ung monstre en chose publicque
D'ung qui ne veult ou sçait rien faire :
Car il est à vertu contraire,
Laquelle à bien ouvrer s'applicque.

DU FEVRE ET DU PETIT CHIEN.

Fable LXXXXV.

Ung Fevre avoit ung petit Chien
Qui tousjours dormoit ce pendant
Que son maistre besongnoit bien,
Le disner estoit attendant ;
Mais, quand son maistre estoit mordant
Et qu'à table prenoit repas,
Ce petit Chien, l'heure entendant,
A ce disner ne failloit pas.

Le Fevre ne se pouvoit taire,
Mais disoit au Chien rudement :
« Content ne suis de ce mistere,
Tu me destruys entierement :
Car tu dors paresseusement
Quand je besongne à mon ouvraige,
Mais au disner soubdainement
Tu viens menger à mon dommaige. »

Tout ainsi aux champs et aux villes
Les ungs servent au bien commun,
Les aultres y sont inutiles
Sans y faire prouffict aulcun.
O la grand faulte quand quelqu'ung
Veult tant l'oysiveté ensuyvre,
Sans riens faire en temps opportun,
Qu'il veult du labeur d'aultruy vivre.



Perdre pour gaigner.

Pour saulver la chose plus chere
Il nous fault la moindre quitter,
De paour qu'on ne paye l'enchere,
On recule pour mieulx saulter.

DU VENEUR ET DU CASTOR.

Fable LXXXXVI.

Les genitoires du Castor
Servent à faire medecine,
Pour ce est il à cry et à cor
Chassé, pour en avoir saisine ;
Mais quand il congnoit sa ruyne
Ses genitoires va trencher,
Rien n'est que le salut tant cher.

Quand du danger se void sy prés,
Pour les genitoires qu'il a,
Aux dentz les trenche tout exprés
Et aux veneurs les jecte là,
Lesquelz, considerans cela,
Les preignent, et laissent la chasse.
Bien faict qui son salut pourchasse.

Pour eviter plus grand dommaige
Aulcunes fois perdre convient :
Le peril faict l'homme estre saige
Dont il eschappe et en revient.
Le bon chrestien aussi pervient
Au ciel, quittant les biens du monde.
En tel salut tout bien abonde.



Ne recepvoir en gré les dons des maulvais.

Sy on te presente aulcun don,
Pense s'il est maulvais ou bon,
Considere le personnaige
Et le vouloir de son couraige.

DE JUPITER ET DU SERPENT.

Fable LXXXXVII.

Jupiter feit celebrer ung convive
Auquel chascun des haultains dieux arrive,
Et pour parfaire et agrandir la feste
De chascun genre il y vint une beste,
Avec presentz et dons tresprecieux
Pour presenter au souverain des cieulx.
Chascun s'efforce à faire son offrande
A Jupiter, soit petite ou soit grande,

Entre lesquelz le Serpent s'appareille
De luy offrir une rose vermeille ;
Mais Jupiter à plein la refusa,
Et le donneur et le don desprisa,
Disant tout hault : « J'ay prins pour aggreables,
Des aultres tous les presentz honorables,
Mais du Serpent, qui est la beste seule
Pleine de dol, qui m'apporte en sa gueule
Le sien present, pource qu'il est maulvais,
Le don offert je ne prendray jamais :
Car des maulvais on ne doit recevoir
Present ou don, il y peult bien avoir
Deception, fraulde, dol et malice.
Tel don n'est point souventesfois sans vice.

Par ce propos cognoissons clerement,
Que le present faict indiscretement
D'ung cueur pecheur, où tout vice est conceu,
N'est voluntiers du Seigneur Dieu receu.

Ne nourrir les enfantz trop delicatement.

Le pere qui trop l'enfant flate,
Nourriture trop delicate,
Liberté et sote doctrine,
Sont cause que l'enfant mal fine.

DU SINGE ET DE SES ENFANS.

Fable LXXXXVIII.

Ung Singe avoit deux petits jeunes Singes
Dont l'ung aymoit d'une amour sote et folle,
Fort tendrement l'envelopoit en linges,
Le nourrissoit gisant en couche molle,
Tousjours le baise, amignote et acolle.
L'aultre il hayoit, et n'en tenoit point compte,
Ains, le chassant, de le voir avoit honte.
Mais cestuy là qu'il aymoit sy tresfort,

Par trop aymer, qui la raison surmonte,
Tant l'estraingnit qu'en fin le mit à mort.

Tout ainsi font les parentz imprudentz
Qui ayment trop leurs enfantz sans mesure,
Par tel amour tumbent en accidentz,
Perdent l'esprit et gastent leur nature :
Car, leur baillant trop doulce nourriture
Et les tenant trop chers et trop aymez,
Tumbent en mal dont ilz sont diffamez ;
La vie est folle, et la fin est maulvaise.
Mais telz parentz doivent estre blasmez
Quand telle fin procede de telle aise.



Provision de saison.

La provision de saison,
Soit bonne ou soit maulvaise année,
Quand elle est par droict ordonnée,
Elle faict la riche maison.

DES FORMIS ET DE LA SIGALLE
OU GRILLON.

Fable LXXXXIX.

Une grand troupe de Formis
Ensemble en ung creux s'estoient mis,
Et avoient durant tout l'esté
Amassé grande quantité
De bled, qu'ilz avoient peu trouver
Pour se nourrir durant l'hyver;
Lequel venu, une Sigalle,
De qui la cure principalle

Est de chanter l'esté durant,
Laquelle estoit faim endurant,
Vint aux Formis, et leur pria
Luy donner sy peu qu'il y a
De leur bled. Ce qu'ilz refuserent,
Et par rigueur luy demanderent
Qu'elle avoit faict l'esté passé
Sans avoir son pain amassé.
Dict la Sigalle : « Je chantoie
Et par les bledz je m'esbatoie.
— Lors, dirent les Formis ainsy,
Il fault que l'endures aussi :
Puisqu'ainsi est que tu as tant
Chanté l'esté en t'esbatant,
Il te fault en hyver dancer :
Ainsi te fault recompenser. »

Qui ne pourvoit en temps et heure
En grand'necessité demeure.



De fuyr les femmes.

Qui se veult mettre en mariaige
Il fault chercher la femme saige,
De la folle ne tenir compte,
Qui ne fait que dommaige et honte.

D'UNG HOMME ET DE SES DEUX FEMMES.

Fable C.

Au temps de ver que tout est en vigueur,
Ung homme plein de jeunesse et grand cueur,
D'aage moyen, deux femmes espousa,
Et leur complaire en tout se disposa.
L'une estoit vieille, et l'aultre jeune assez ;
Et il avoit trente cinq ans passez,
Cheveulx avoit grisons et demy blancz
A la vieillesse assez bien ressemblans.

Parquoy la vieille, aymant son amytié,
De ses cheveulx luy osta la moytié,
C'est à sçavoir ceulx de noyre taincture,
Pour mieulx sembler à la vieille nature.
Les cheveulx noirs perdit entierement.
La jeune femme aussy semblablement
Les cheveulx blancz luy osta par cautelle
A celle fin qu'il ressemblast à elle.
De ses cheveulx noir ne blanc ne se saulve,
Et par ainsi l'homme demoura chauve,
Non sans opprobre et laide mocquerie,
Qui luy tourna à grande fascherie.
Les hommes vieulx se doivent donc substraire
D'amour de femme ainsi à eulx contraire;
Les jeunes gentz qui en veulent jouyr
N'en doivent tant approcher que fuyr;
Brief, cestuy là qui veult vivre en honneur
Ne doit de Femme en faire son seigneur.

Concorde et division.

C'est un grand bien, joyeux et delectable
Quand les parents vivent ensemblement
En bonne paix, et amiablement,
Et que l'un est à l'autre secourable.

DU LABOUREUR ET DE SES FILS.

Fable CI.

Un homme avoit des enfans trois ou quatre
Qui se vouloyent tousjours frapper et battre,
Et ne pouvoit jamais les appointer ;
Mais pour ce faict il se fit apporter
Petits bastons, propres, comme il luy semble,
Et les lia en un fagot ensemble,
Ses fils presents, ausquels il presenta
Celuy fagot; puis les admonnesta

L'un aprés l'autre à le rompre et briser.
Lors pour ce faire ils se vont disposer;
Chacun d'iceux pour le rompre s'efforce,
L'un perd son temps, l'autre y laisse sa force,
Sans exploiter ne faire rien qui vaille.
Adonc le pere à chacun d'eux leur baille
Iceux bastons, à part et separés,
Qui ne sont pas trop long temps demourés
En leur entier : car un chacun à part
Rompit les siens, et en fit mainte part.
Ce que voyant, le pere leur va dire :
« Mes beaux enfans, voyez qu'il n'est rien pire
Qu'estre en debat, noisifs et divisés,
Vous le voyez par les bastons brisés.
Donc, si voulez par accord estre unis,
Encontre tous serez forts et munis.
Toute chose est durable par concorde,
Et se perit et destruit par discorde. »



Superfluité empesche de bien faire.

Plusieurs durant leur povreté
Sont vertueux et gents de bien ;
Mais, s'ils ont richesse à planté,
Maintesfois ils ne vallent rien.

D'UNE FEMME ET DE SA POULE.

Fable CII.

Aucune Femme nourrissoit
Une Geline en sa maison,
Qu'elle aymoit fort et cherissoit,
A cause qu'en toute saison
Luy ponnoit un œuf frais de rente,
Dont ne fut pas assez contente.
La Femme, pensant que d'autant
Plus à manger luy bailleroit,

Qu'elle iroit tousjours augmentant,
Et que du moins deux œufs pondroit,
Dequoy elle estoit si friande,
Luy bailla beaucoup de viande.
Pour l'abondante nourriture,
La Geline devint si grasse
Que, contre coustume et nature,
De pondre un œuf elle fut lasse,
Et oncques depuis œuf ne fit,
Ny à sa maistresse proffit.
Ainsi plusieurs, tandis qu'ils sont
Povres de biens et de richesse,
Proffit, vertu et grands biens font
Par leur industrie et sagesse;
Mais, s'ils ont des biens abondance,
Tout cela tourne en decadence.

Contre les flatteurs et les assentateurs.

Il ne faut point flatter le dé,
Ny avoir langage fardé :
Il faut que verité on die,
De santé ou de maladie.

DU MEDECIN ET DU MALADE.

Fable CIII.

Un Medecin prés un Malade estoit,
L'interrogant comment il se portoit.
Le patient au lict constitué
Luy respondit qu'il avoit fort sué
Plus que devoir. « Certes c'est tresbon signe »,
Ce dit alors le maistre en medecine.
Un autre jour, ce Medecin gentil
Luy demanda comment luy estoit-il.

Dit le Malade : « Il m'est advis et semble
Qu'il m'est tresmal, car je frissonne et tremble.
— Ce n'est que bien », ce dit le Medecin.
Le jour d'aprés, que s'approchoit la fin
Du patient, luy demanda encores
Quel il estoit, comme il se sentoit ores.
« Helas! dit-il, j'ay un flux trop debile.
— Cela va bien, et vous est fort utile »,
Ce respondit ce Medecin flatteur.
Tantost survint un privé serviteur
Qui demanda au Malade comment
Il se portoit. « Helas! mauvaisement,
Respondit-il, car il me faut mourir,
Combien qu'on dit que je doyve guerir. »

Ainsi plusieurs souvent sont abusés
Par tels flatteurs, simulateurs rusés :
Qui bien ou mal à l'appetit consentent
De ces gents là qui depuis s'en repentent.



Ne changer l'estat à quoy on se congnoit.

Qui se veut mesler d'un affaire
Dont jamais il ne sceut rien faire,
Et il luy en vient du dommage,
Il n'est pas estimé pour sage.

DE L'ASNE ET DU LOUP.

Fable CIIII.

Ainsi qu'un Asne s'esbattoit
Et dedans un verd pré sautoit,
Il se mit au pied une espine :
Dequoy il se print à clocher,
Et, pour sa guerison chercher,
Devers le Loup vient et s'encline.
« Helas! (dit-il), Loup, bien je voy
Que je suis viande pour toy,

Ou pour les Corbeaux vrayement;
Mais fay moy ce bien, et me tire
L'espine qui mon pied martire,
J'en mourray plus joyeusement. »
Lors le Loup tire à belles dents
L'espine qui estoit dedans
Le pied de l'Asne, qui sentit
La douleur moindre, si delache
Un coup de pied au Loup tant lasche,
Et plat en terre l'abbattit.
« Ah! dit le Loup, je soulois estre
Cuisinier; mais j'ay faict du maistre
Medecin, sans experience. »

Celuy est fol et fait grand vice
Qui delaisse son artifice
Pour vaquer à autre science.

Estre sage par experience.

Qui est eschappé d'un danger,
S'il est prudent, il n'y retourne ;
L'experience l'en destourne,
Qui fait l'opinion changer.

DU PASTEUR ET DE LA MER

Fable CV.

Quelque Pasteur assez rude et sauvage
Gardoit son parc prés le bord et rivage
D'une grand mer, et, la voyant posée,
Pour naviguer tranquile et disposée,
Delibera le navigage prendre,
Et pour ce faire alla ses Brebis vendre,
Puis de l'argent il se fit gros marchand,
Monta sur mer, et s'en alla cherchant

Les loings païs pour vendre ses denrées.
Luy navigant par estranges contrées,
La Mer s'enfla, les grands vents se leverent
Contre les flots, et vagues se ruerent
Par tel effort et tempeste si grande
Qu'entre les eaux perit la nef marchande,
Et à grand' peine eschappa du naufrage
Celuy marchand, qui, aprés le dommage
De tous ses biens et richesse perie,
Reprint l'estat de simple bergerie.
Un temps aprés, voyant la mer tranquile,
Il dit en soy : « Ha ! Mer fausse et subtile,
Tu te fais douce à fin que derechef
Je perde en toy mes biens, en grief meschef ;
Je ne suis pas si sot et imprudent
D'estre eschappé d'un mauvais accident,
Et puis aprés y retourner : car certes
L'homme est faict sage à cause de ses pertes. »



Beaucoup promettre, et faire peu.

Quiconques promet
Un cas impossible,
Et l'effect n'y met,
Est à tous risible.

D'UNE SORCIERE.

Fable CVI.

Une Sorciere enchanteresse,
Pour gaigner argent en maints lieux,
Faisoit à un chacun promesse
D'appaiser les ires des Dieux,
Disant qu'elle tenoit les cieux
Et toute constellation,
Temps serein, et temps pluvieux,
Eau et terre en subjection.

Aucuns de ceste region
L'accuserent à la justice :
Car contre la religion
Elle exerçoit son malefice.
Lors celuy qui avoit l'office
De juge à mort la condamna.
Parquoy, pour punir sa malice,
Au feu ardant on la mena.
Quelcun, qui la vid, luy va dire :
« Tu avois promis d'empescher
Des hauts Dieux la fureur et l'ire,
Mais rien n'y vaut ton haut prescher :
Car tu ne t'es peu despescher
Des hommes, qui à mort te mettent. »

Le peu faire est à reprocher
A ceux là qui beaucoup promettent.



Ne faire rien sans conseil.

Qui par conseil ses actes fait,
Il ne reste rien imparfaict
En tout cela qui en despend,
Et jamais il ne s'en repent.

DE DEUX GRENOUILLES.

Fable CVII.

Dedans un estang habitoyent
Deux Grenouilles qui se hantoyent
Si privement que la fortune
Estoit à toutes deux commune.
Par la grand chaleur de l'esté,
Qui boit toute l'humidité,
Beaucoup d'estangs à sec tarirent,
Dont les Grenouilles s'esbahirent.

Par faute d'eau de l'estang sortent
Et devers un puits se transportent,
Où l'une vouloit pour descendre
Y faire l'autre condescendre.
Mais l'autre respondit ainsi :
« Si le puits se tarit aussi,
Nous, frustrées par ce defaut,
Comment monterons nous en haut? »
Car il ne faut, sans y penser,
Aux entreprises s'avancer,
Pour ce qu'au lieu de l'avantage
Souvent on reçoit grand dommage.
On ne void point au sage faire
L'entreprise de quelque affaire
Sans voir quelle en sera l'issuë,
Pour estre laissée ou receuë.



Se garder de la fraude d'autruy.

De l'homme cauteleux et fin
Garde toy bien jusqu'à la fin :
Car faux semblant sçait tant de ruse
Que le prudent souvent abuse.

DU CHAT ET DES SOURIS.

Fable CVIII.

Un Chat cherchant la venaison,
Congnoissant qu'en une maison
Y avoit des Souris beaucoup,
Y alla pour faire son coup,
Et de faict en mangea aucunes.
Les autres, voyans ces fortunes,
És hauts greniers se retirerent
Et là longuement demourerent,

Tant que le Chat n'en vid plus nulle.
Parquoy un peu il dissimule,
Deliberant les attrapper.
Or, que fit-il pour les tromper?
Pensant en ce poinct les surprendre,
Les pieds en haut il s'alla pendre
Contre un mur à une cheville,
Feignant que la mort, qui tout pille,
L'avoit là mis et estendu ;
Mais un Rat sage et entendu,
Le voyant faire telle mine,
Disoit : « O fausse beste fine!
Quand mort et roide tu serois,
De ton corps je n'approcherois. »
Car les bien experimentés,
Des finesses d'autruy tentés,
Pour tout cela qu'ils peuvent voir
Ne se laissent point decevoir.



Sagesse requise au Prince.

Si un Prince ou un Gouverneur
Ne sçait soy mesme se conduire,
Comment pourra il par honneur
A bien vivre les siens induire?

DU RENARD ET DU SINGE.

Fable CIX.

En un beau champ les bestes s'assemblerent
A fin d'eslire et faire un nouveau Roy;
Aucuns d'entr'eux le concile troublerent,
Voulans n'avoir prince, juge, ne loy.

Un Singe y vint, qui fit mille soupplesses,
Danses et sauts, dont fut si bien voulu
Que d'un accord, pour telles gentillesses,
Fut le grand Roy par dessus tous eslu.

Quelque Renard sur ce Roy envieux,
Pour le tromper, luy dit ainsi : « Cher Sire,
Je sçay cy prés un thresor precieux
Qui appartient à vostre haut empire. »

Selon son dit, aux champs l'accompagna,
Où luy monstra une fosse profonde.
« Là bas, dit-il, le feu Roy espargna
Tous les thresors et richesses du monde. »

Le Singe y creut, et bas il descendit :
Tout aussi tost fut pris et arresté,
Dont se plaignoit, et le Renard luy dit,
En reprochant son instabilité :

« Toy, non sçachant, nous veux tu dominer,
Qui laschement t'es laissé ainsi prendre ? »
Certes, qui veut son faict ainsi mener
Sans jugement, il est trop à reprendre.

Ne r'enchoir au peril dont on est eschappé.

Promesse faicte à son dommage,
Peril à grand'peine eschappé,
Sans y penser estre attrappé,
A l'advenir fait l'homme sage.

DU CHIEN ET DU LOUP.

Fable CX.

Un Chien dormoit devant la porte
D'une maison; là se transporte
Un Loup, qui le veut devorer.
Le Chien, qui n'ose s'asseurer,
Se voyant en proye et destrousse,
Luy dict, en luy baillant la trousse :
« Las! Monsieur, ne me tuez point,
Je suis trop maigre et mal en point

Pour faire un bon repas de moy ;
Mais je vous promets, sur ma foy,
Que, si voulez un peu attendre,
Je deviendray gras et bien tendre,
Car mon maistre, dedans bref temps,
Fera un banquet que j'attens,
Où je feray de bons repas.
Et, cela faict, ne faudray pas
(Aprés m'estre ainsi engraissi)
De me tenir en ce lieu cy,
Auquel vous me retrouverez ;
Puis, s'il vous plaist, me mangerez. »
Le Loup le creut. Huict jours aprés
Il revint illec tout exprés ;
Mais le Chien, au grenier estant,
Le gaudissoit, l'admonnestant
De ne croire plus au caquet,
Ny de s'attendre à nul banquet.

Qui laisse eschapper sa fortune
Jamais ne l'a si opportune.



User de cautelle contre ses ennemis.

En toute bataille mortelle,
Soit sur la mer ou sur la terre,
Le vray exercice de guerre,
C'est user de ruse et cautelle.

DU CHIEN ET DU COQ.

Fable CXI.

Un Chien et un Coq se sont mis
Ensemble ainsi que bons amis,
Pour aller en pelerinage :
Un jour en faisant leur voyage,
Que le soleil estoit couché,
Le Coq s'est bien et beau juché
Dessus un haut arbre tout verd,
Et le Chien, pour estre à couvert,

Et passer le temps tenebreux,
Se mit dans l'arbre, qui fut creux.
Or advint que, sur la mynuict,
Le Coq à son resveil tout duit
Chanta, dont un Renard voisin
Accourt, et luy dit : « Beau cousin,
Qui prenez là haut vos esbats,
Venez vous en chanter cy bas.
— Il me plaist, puisque le voulez,
Dit le Coq : donques appellez
Le portier, à fin que je sorte. »
Le Renard alla à la porte
Du tronc creusé, où il esveille
Le Chien, dont il a grand merveille,
Quand il le void de luy si prés.
Lors il s'en fuit, et Chien aprés,
Et le Coq par ce bon tour là,
Tout asseuré, demeura là.

Ne s'estonner pour la parole.

Pour ouïr hautement crier,
On ne se doit point effrayer,
Tel menace qui a grand'peur,
Mais au faict congnoist on le cœur.

DU LION ET DE LA GRENOUILLE.

Fable CXII.

En esté, un Lion estoit
Prés d'un estang, où s'esbattoit
Sous le limon une Grenouille
Dedans l'eau, où elle se mouille,
Laquelle cria hautement :
Par quoy le Lion vistement
Se tourna devers la partie
D'où ceste voix estoit sortie,

Pensant que ce fust quelque beste
Qui luy vousist faire moleste.
Lors, attendant du faict l'issuë,
La Grenouille il a apperceuë,
Qui sortoit de l'eau en sautant ;
Dont il eut deuil et d'ire tant
Qu'en estendant sa dextre patte,
Il la mit à mort toute platte,
Disant en soy : « Je ne devois
Me troubler d'ouïr telle voix,
Sans voir de qui elle venoit. »
Ainsi donques se reprenoit
Le Lion pour avoir esté
De peu de chose espouvanté,
Car pour haute parole ouïr
Il ne se faut point esbahir.



L'un a la peine, et l'autre le proffit.

Tel labeure et fait les façons
Qui n'en cueille pas les moissons ;
Tel au jardin l'arbre a planté
Qui du fruict n'a jamais gousté.

DU LYON, DE L'OURS ET DU RENARD.

Fable CXIII.

Le Lion, plein de grand puissance,
Et l'Ours, de forte resistance,
Avoyent un petit Chevreau pris
Qui n'estoit pas de trop haut prix :
Toutesfois vous devez sçavoir
Que chacun d'eux faisoit devoir
De s'efforcer à qui l'auroit,
Et qui plus fort d'eux deux seroit ;

De sorte qu'avecques les dents
Et les grifs, qui entroyent dedans
Leurs chairs si profond, se blesserent,
Tant se penerent et lasserent
Qu'il leur convint dessus leurs culs
S'asseoir, comme las et vaincus.
Or, tandis que de ceste peine
Taschoyent à r'avoir leur haleine,
Et regardoyent leur sang espandre,
Le Renard, que l'on devroit pendre,
Se trouvant d'avanture en voye,
Ravit soudainement la proye
Qui estoit entr'eux en debat.
Par quoy, travaillés du combat
Et des assauts insupportables,
Crioyent : « Bien sommes miserables
D'avoir combattu en ce poinct
Pour cela que nous n'avons point. »

Souvent on travaille et labeure,
Et le fruict à autruy demeure.

⌘

Dieu aide aux justes, et est contraire aux mauvais.

L'homme de bien ne fut jamais
De nostre Seigneur delaissé ;
Mais il punit l'homme mauvais
Duquel il se void offensé.

DU BUCHERON ET DE MERCURE.

Fable CXIIII.

Ainsi qu'un Buscheron estoit
Prés d'un estang, et abattoit
Un arbre, qu'au pied il couppa,
Sa coingnée luy eschappa
Et cheut en l'eau, dequoy il pleure.
Mais le bon dieu Mercure, à l'heure,
Par sa pitié le secourut,
Et par dessus l'eau s'apparut,

Luy presentant une coingnée
Toute d'or jusqu'à la poingnée,
Que le bon homme refusa ;
Dont Mercure moult l'en prisa
Et luy presenta la seconde,
Toute d'argent ; mais rien du monde
De convoitise en luy n'entra.
Aprés Mercure luy monstra
Celle pourquoy il pleuroit tant,
Dont le bon homme fut content,
Ne demandant que ceste là.
Lors Mercure, voyant cela,
Pour telle bonté guerdonner,
Toutes les trois luy va donner.
Un autre, voulant faire espreuve
Si tel bon heur ainsi se treuve,
Sa coingnée en l'eau choir laissa.
Adonc Mercure s'addressa
Vers luy, et comme caut et fin
Monstra la coingnée d'or fin,
Que l'autre pour sienne clama,
Dequoy Mercure le blasma ;
Et, pour avoir menti ainsi,
Il n'eut l'une ne l'autre aussi.

Dieu a congnoissance de toutes choses.

Il ne peut estre rien caché
Envers le tressouverain Dieu,
Ou soit vertu, ou soit peché,
Faict en public ou secret lieu.

D'UN HOMME ET D'APOLLO.

Fable CXV.

Un mauvais Homme alla faire un voyage
Vers Apollo, le dieu puissant et sage,
Droit en Delphos, pour iceluy tenter ;
Et pour ce faire il voulut inventer
Une malice, et print sous son manteau,
Entre ses mains un petit Passereau.
Quand il fut là, il luy va dire ainsi :
« O Apollo, ce que je tien icy

Est il vivant? est il mort? Qu'en est il? »
Or se pensoit cest homme si subtil
Que, si le Dieu luy eust dit : « Il est mort »,
Il eust monstré l'oiseau vivant et fort;
Mais, s'il eust dit : « Il est tout plein de vie »,
Soudaine mort s'en fust tost ensuyvie,
Et l'eust tué sous sa cappe estendue.
D'Apollo fut la cautelle entendue,
Et respondit : « O faux et meschant traistre,
Sa vie et mort gist en ton franc arbitre;
Soit mort ou vif, mets le cy en presence. »

De ceste Fable est telle la sentence
Qu'on ne sçauroit jamais Dieu decevoir,
Tant il est plein de puissance et sçavoir;
Et que, tant soit quelque chose celée,
Elle est à luy patente et revelée.



Ne laisser le certain pour l'incertain.

Qui petit gain present refuse,
Pour un plus grand gain à venir,
Et ne veut le certain tenir,
Son espoir le trompe et abuse.

DU PESCHEUR ET DU PETIT POISSON.

Fable CXVI.

Un Pescheur print à l'hameçon
Dedans l'eau un petit Poisson,
Qui, voyant sa captivité,
Pria en grande humilité
Le Pescheur, ainsi luy disant :
« Seigneur, tu me tiens à present
Ton serf; mais quoy? je suis petit,
Et n'y a en moy appetit,

Goust, ne douceur, ne recouvrance;
Mets moy en pleine delivrance
Dedans les eaux, c'est mon hostel;
Puis quelque jour deviendray tel,
Si grand, si gros, que tu auras
Assez de quoy tu mangeras;
Lors de banquet te serviray. »
Le Pescheur respond : « Non feray,
Je serois fol et mal appris
Si le gain qu'en mes mains j'ay pris,
Tant petit soit, laissois aller
Pour plus gros morceaux avaller;
Entre mes mains tu demourras,
Et pour te manger tu mourras. »

Celuy est fol qui ne tient compte
Du gain present et qui peu monte,
Et contemne un bien gracieux
En esperance d'avoir mieux.

N'avoir deux paroles en la bouche.

L'homme qui est double en son dire,
Qui veut loüer, puis veut mesdire,
Et n'est en parole arresté,
Il ne doit point estre accointé.

DE L'HOMME ET DU SATYRE.

Fable CXVII.

Un Dieu champestre et Satyre cornu
Ayant les pieds de chevre et le corps nu,
Print amitié et nouvelle alliance
Avec un homme, et, pour telle accointance
Entretenir, ils mangerent ensemble.
Or estoit il saison d'hyver qui tremble,
Et faisoit froid, par quoy l'homme print peine
De reschauffer les mains de son haleine.

Ce que voyant, demanda le Satyre
Pourquoy c'estoit. Et l'homme luy va dire :
« J'halene ainsi la chaleur de ma bouche
Pour reschauffer mes mains où elle touche.»
Bientost aprés on mit en leur presence
Un metz tout chaud. Lors l'homme en diligence
Souffla dessus, à fin qu'il refroidist.
Dont le Satyre en sousriant luy dit :
« Pourquoy fais tu ce second soufflement? »
L'homme respond : « J'appaise doucement
La grand chaleur estant en la viande.
— Ha! (respond-il) certes je ne demande
Ton amitié, puis qu'en pareille sorte
Produis le froid et la chaleur tant forte
De mesme bouche à ce faire trop duite. »
Telle amitié ne doit estre introduite
Avecques soy : car l'homme qui est double
Fait son parler tousjours douteux et trouble.

Allegeance de mal par le peril d'autruy.

Plus facilement on endure
Offense, dommage et injure,
Quand on void sa partie adverse
Qui en pareil danger se verse.

DU TURBOT ET DU DAUPHIN.

Fable CXVIII.

Dedans la mer un Dauphin poursuyvoit
Quelque Turbot, et si prés le suyvoit
Qu'il le cuida par course impetueuse
Tenir surpris en la mer fluctueuse.

Un flot les porte, et le Turbot leger,
Pour eviter de la mort le danger,
Nage si fort que contre un roc se lance,
Où il souffrit de mort la violence.

Et le Dauphin, de la haste qu'il a,
Accourt si fort contre ce rocher là
Qu'au lieu d'avoir iceluy Turbot pris,
Il se navra, et fut de mort surpris.

Lors le Turbot, estant prés de mourir,
Voyant ainsi son ennemi perir,
Dit à part soy : « La mort ne m'est point grieve,
Puis que je voy de luy la fin si brieve. »

Ainsi plusieurs portent legerement
L'adversité et plus paciemment
Alors qu'ils voyent l'auteur de leur malheur
Ainsi finer, ou languir en douleur.

C'est l'appetit de maudite vengeance,
D'ainsi trouver de son mal allegeance :
Elle est contraire à saincte charité,
Cherchant d'autruy la propre utilité.



Des recteurs du bien public.

La ville qui est gouvernée
Par une loy bien ordonnée
Et par bons et justes moyens
Croist en biens et en citoyens.

DE L'OISELEUR ET DU MERLE.

Fable CXIX.

Un Oiseleur ses rets tendoit
Sur un pré, auprés d'un buisson,
Et un Merle le regardoit,
Qui luy dist en ceste façon :

« Ami, qu'est ce que tu fais là?
Qu'il me soit par toy recité. »
Adonques l'Oiseleur parla,
Et dit : « Je fais une cité. »

L'Oiseleur sema tout auprés
Des grains pour les oiseaux attraire
Et les prendre aux retz, puis aprés
Dans le buisson s'alla retraire.

Le Merle, croyant de leger,
Voyant le repas appresté,
Descend en bas pour le manger,
Mais il fut aux lacs arresté.

« Ha! (dit-il) forgeur de cautelles,
Tu n'auras gueres d'habitans,
Si toutes tes cités sont telles,
Qui n'en soyent bien tost repentans. »

Car, quand les Princes et recteurs
Font oppressions inciviles
Sur les bourgeois habitateurs,
C'est ce qui perd les bonnes villes.

⁂

Contre les infracteurs des vœus.

Ne fay si tost à l'impourveu
A nostre Dieu promesse ou vœu :
S'il advient qu'il le fale faire,
Tu y dois de droict satisfaire.

DU VIATEUR ET DE JUPITER.

Fable CXX.

Un Pelerin, en faisant son voyage,
A Jupiter promit de luy donner
La moitié juste et entiere en partage
Des biens par luy trouvés au cheminer.
Lors, en pensant son faict à fin mener,
Il chemina, attendant ses fortunes.
En fin trouva, pour le mieux estrener,
Un panier plein d'amandes et de prunes.

Bien tost mangea les prunes et amandes,
En oubliant sa promesse et sa foy;
A Jupiter presenta ses offrandes
De ce qu'il eut de reste avecques soy,
Disant ainsi : « Jupiter, Dieu et Roy,
Je t'offre icy les noyaux et coquilles
Des fruicts trouvés ; or donc contente toy :
C'est la moitié de ces fruicts tant utiles. »

Le trop tenant et avaricieux
A bien grand peine il garde sa promesse,
Et n'est loyal aux hommes ny aux Dieux,
Tant il est plein de fraude et de finesse.
Fidelité perd le nom de maistresse
Dedans le cœur où régne convoitise,
Qui tellement l'homme contraint et presse
Qu'il rompt les vœus faicts à Dieu et l'Eglise.



De perte soudaine longue souvenance.

En la vie humaine
La perte est soudaine,
Subit elle vient,
Long temps en souvient.

DE LA CHAUVE SOURIS, DU BUISSON ET DU PLONGEON.

Fable CXXI.

La Chauve Souris, le Buisson
Et le Plongeon marchands se firent;
Tout en commun leur bien ils mirent,
Cuidans faire gaing à foison.
La Chauve Souris emprunta
Pour ce faict d'argent à grands sommes,
Le Buisson chargea robbes d'hommes,
Le Plongeon du cuyvre acheta.

Ces marchands à la mer volage
Commirent et eux et leur bien;
Mais il advint en moins d'un rien
Que leur vaisseau souffrit naufrage.
Leur bien perdu par la fortune,
A fort grand peine ils se sauverent,
Et bien estonnés se trouverent,
N'ayans ny avoir ny pecune.
La Chauve Souris, pour ses debtes,
N'osa depuis aller de jour;
Le Plongeon attend chacun jour
Sur le bord de la mer ses pertes.
Le Buisson est tousjours pendu
Aux robbes de ceux qu'il rencontre,
Cuidant pouvoir par bon encontre
Recouvrer ce qu'il a perdu.

L'homme a tousjours le cœur fiché
A ce qu'un coup s'est attaché.



Ne s'attendre qu'à soymesme.

Il faut avoir en soy plus grand fiance
Qu'au dit d'autruy quant à son propre affaire :
Car, quand le temps s'approche de le faire,
On est laissé et mis en oubliance.

DU LABOUREUR ET DE L'ALOUETTE.

Fable CXXII.

Un homme ses voisins pria
De moissonner ce qu'il y a
De blé en son champ, mais n'y vindrent,
Et bonne excuse vers luy prindrent.
Depuis en pria ses amis,
Qui ne s'en sont en peine mis;
Dont luy, frustré de sa pensée,
Sa parole il a addressée

A son fils, disant : « Dans demain,
Nous deux mettrons icy la main,
Et ferons l'aoust sans ayde aucun,
Puis que le temps est oportun. »
Dedans le blé estoit cachée
Une Alouëtte et sa nichée,
Qui ses paroles entendit.
Lors s'en alla, plus n'attendit,
Disant ainsi : « Ce temps pendant
Que le maistre estoit s'attendant
A ses prochains, je n'avois crainte,
Et tenois la promesse à feinte ;
Mais, puis que je voy qu'il y vient
Luy mesme, c'est à bon escient. »

Ceste Fable nous fait entendre
Qu'on ne doit à nully s'attendre,
Et qu'il n'est serviteur ne maistre
Plus propre que soy pour y estre.



Vengeance d'amitié violée.

Quiconque viole amitié,
Il en reçoit punition,
Car Dieu ne laisse l'impitié
Sans tresaspre correction.

DE L'AIGLE ET DU RENARD.

Fable CXXIII.

L'Aigle et la Renarde s'aymerent
Si bien qu'ensemble demourerent.
Sur un haut arbre l'Aigle avoit
Faict son nid, comme elle sçavoit,
Et la Renarde estoit en terre.
Or advint il qu'elle alla querre
A manger pour ses Renardeaux,
Tandis l'Aigle, roy des oiseaux,

Cherchant pareillement pasture,
Rompant d'amitié la droiture,
Print les petits de la Renarde,
Et les porta sans qu'elle tarde
Dedans son nid, pour les manger.
De quoy cuida presque enrager
La Renarde, qui de l'offense
N'eut pouvoir de faire vengeance.
Il avint quelque peu aprés
Qu'on sacrifioit là auprés
Une Chevre qui fut rostie,
Dont l'Aigle en ravit grand partie,
A quoy pendoyent charbons ardans.
Or, sitost qu'elle fut dedans
Son nid, il fut de feu espris,
Et ses petits en piteux cris,
N'ayans puissance de voller,
Se laisserent en bas aller,
Où la Renarde les mangea.
Ainsi punition vengea
L'injure à la Renarde faicte.

Qui donc a l'amitié desfaicte,
Et veut user de trahison,

Si les hommes n'en font raison,
Il ne peut par temps, qui tout fine,
Eschapper vengeance divine.

FIN.



LA VIE D'ESOPE

EXTRAITE DE VOLATERRAN

ET AUTRES AUTHEURS

DE NOUVEAU CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

SUYVANT LE GREC

ESOPE fut du païs de Phrygie, et estoit de serve condition, et naturellement laid et difforme de corps; mais Nature, en recompense de telle difformité, luy donna un don singulier: c'est qu'il fut fin, caut et plaisant en parolles. Or advint un jour qu'il fut envoyé aux champs pour labourer; et, estant accusé de la part des autres serviteurs d'avoir mangé des figues, lesquelles on gardoit pour leur seigneur, il monstra le contraire, car soudain il print de l'eau chaude, laquelle il beut, et ce faict incontinent vomit: dont on congnut son innocence. Mais les autres serviteurs qui l'accusoyent, estans contraints boire semblablement d'eau chaude, vomirent les figues. Le jour suyvant, comme il labouroit, certains prestres de Diane, qui s'estoyent forvoyés du chemin, le prierent, au nom de Jupiter le Charitable, qu'il leur monstrast le droict chemin pour aller à la ville. Esope alors,

les ayant premierement menés à l'ombre d'un arbre, et illec presenté à manger honnestement, les remit au droict chemin. Eux, bien joyeux, le remercierent, et, levans les mains au ciel, prierent pour luy. De là vint qu'en dormant, il recouvra la parole, comme au paravant il fust begue et fort tardif à parler. Peu aprés, reprenant Zenas, qui estoit commis au labourage du champ, Zenas, par faux rapports, le mit en la malle grace de son maistre, qui pour cest effect le luy donna. Zenas aprés le vendit à un marchand allant par là, lequel marchand, ayant faute de chevaux, fit commandement à ses serviteurs qu'ils portassent chacun leur fardeau, et aussi à Esope. Mais ledit Esope, se disant estre foible et debile, eut le choix et eslite de porter la plus legere charge. A ceste cause, il print un panier plein de pains, lequel sembloit estre le plus gros fardeau, dont les autres serviteurs se prindrent à rire, car, pour vray, c'estoit la plus pesante charge. Mais eux, allans par les chemins, s'arresterent pour prendre leur refection: ausquels Esope distribua des pains tant qu'ils en voulurent, et par ce moyen se trouva sa charge diminuée tellement qu'il alloit loin devant eux. Et estant parvenu jusques en Ephese, il fut derechef vendu à un nommé Xanthus, lequel l'interrogua d'où il estoit; iceluy Esope respondit: « De chair. » Lors Xanthus dit: « Je ne demande pas cela, mais je te demande où tu fus nay. » Esope respondit: « Au ventre de ma mere. » Xanthus luy repliqua, disant : « Je ne demande pas cela, mais en quel lieu tu fus nay. » Auquel derechef respondit Esope, disant: « Je ne sçay si je suis nay dedans le lict ou dehors. » Xan-

thus derechef l'interrogua, en luy demandant qu'il sçavoit faire : à quoy Esope respondit qu'il ne sçavoit rien. De laquelle response estant estonné Xanthus, Esope dit : « Veu que les serviteurs lesquels tu as interrogué devant que moy disent qu'ils sçavent toutes choses, ils ne m'ont laissé aucune chose à sçavoir. » Derechef, Xanthus luy dit : « Veux-tu que je t'achette ? » Esope respond : « Tu n'as besoin de mon conseil en cela. » Lors Xanthus : « Si je t'achette, t'en voudras-tu enfuir ? » Esope, riant, respond : « Si j'ay envie de ce faire, je n'en prendray jà ton conseil. — Tu dis bien, dit Xanthus, mais tu es laid. » Esope respond : « Il faut regarder l'esprit, Monsieur le Philosophe, et non pas le visage. » Un jour advint qu'on proposa une question, laquelle estoit telle : *Pourquoy est-ce que les choux provenans naturellement et à leur volonté croissent plus tost que ceux qu'on plante ?* Xanthus disoit que cela venoit par providence ; à quoy Esope amena une comparaison de la marastre, laquelle nourrit les enfans d'une estrange femme aussi à mal gré et contre son vouloir, que la terre produit semences d'estranges païs. On luy commanda de faire cuire quatre pieds de pourceau, lesquels on avoit achetez ; mais le maistre, pour le tromper, luy en desrobba un : ce congnoissant Esope, il couppa le pied d'un pourceau, lequel on nourrissoit en la maison. Le maistre, voyant qu'on avoit mis un pied au lieu de celuy qu'il avoit caché, dit en telle sorte : « Ce pourceau avoit-il cinq pieds ? » A quoy Esope respondit : « Non, mais deux pourceaux en ont bien huict, et certes les autres sont demeurés sains et sauves à ton porc. » On com-

manda audit Esope qu'il apportast un bassin pour laver les pieds; ce qu'il fit, car il l'apporta sans point d'eau, parcequ'on n'avoit nommé que le bassin seulement. Comme Xanthus fut invité par un de ses escoliers à un magnifique banquet, il garnit un plat du plus beau et du meilleur, pour envoyer à sa femme, et le bailla à Esope, luy disant qu'il le portast à s'amie. Esope, ayant au paravant receu mauvais visage et traictement de sa maistresse, print occasion de s'en venger. Arrivé donc au logis de son maistre, il appelle la petite chienne et luy baille ce que son dit maistre lui avoit baillé à porter, puis dist à sa maistresse qui là estoit présente : « Ce n'est pas à vous que mon maistre envoye cecy, c'est à sa mignonne, c'est à sa bien aimée, c'est à celle qui tousjours luy applaudit et fait la feste, qui jamais ne luy regrongne, voire encore qu'il la batte. » La femme de Xanthus, indignée au possible, son mari estant de retour, aprés avoir bien tempesté et crié, sort de la maison et s'en va chez ses parens, avec serment de ne plus demeurer avec son mari. Xanthus, marri au possible, après avoir en vain employé ses amis pour reconcilier sa femme, demande enfin conseil à Esope, qui avoit esté cause de tout le mal. Esope ne s'en fait que rire, et asseure son maistre que ce jour mesme il feroit revenir sa maistresse. Ayant donc pris un panier et achetté quelque volaille pour faire la mine, il s'en alla au quartier où s'estoit retirée sadite maistresse, où il s'enqueroit aux uns et aux autres, s'ils n'avoyent rien à vendre qui fust propre pour le bancquet d'unes nopces. « Et pourquoy donc? demande quelcun. — Pour ce, respond

Esope, que Xanthus le Philosophe prend demain nouvelle femme. » Cela parvint aussi tost aux oreilles de sa maistresse, laquelle, sans plus attendre, s'en court au logis de son mari. « Et comment, s'escrie-elle, sera-il dit que, moy vivante, tu espouses une autre femme? Ha! il n'en sera rien. Veuilles ou non veuilles, tu m'auras pour femme tant que je vivray. » Ainsi revint-elle avec Xanthus, par le moyen de celuy qui avoit esté cause qu'elle s'en estoit allée. On luy commanda aussi qu'il apprestast le banquet des meilleures viandes qu'il pourroit, pour laquelle chose faire, il achetta des langues, disant qu'elles estoyent bonnes, et les louoit, et exaltoit, en racontant beaucoup de bien d'icelles. Derechef on luy commanda qu'il apprestast un banquet des plus mauvaises viandes qu'il pourroit, pourquoy faire il appresta semblablement des langues, et déclaroit les maux et meschancetés provenantes par icelles. Il fut interrogué pourquoy c'est que quand on va tuer une brebis, elle ne dit mot, et le porc grongne; à quoy il respondit: « Pour ce que la brebis, estant accoustumée qu'on luy tire le laict et qu'on la tonde, ne craint point le fer. » Après ces choses, Xanthus alla voir les jeux, et, estant au theatre des Samiens, il vid un aigle portant en l'air un anneau, lequel il avoit arraché de la main du preteur. De laquelle chose s'émerveillans les Samiens, il leur dit que son serviteur Esope pourroit facilement dire quelle chose estoit signifiée par ce miracle; et soudain fut appellé Esope, lequel, avant toutes choses, en récompense de l'interprétation du prodige, requit estre en liberté et franc. Laquelle liberté luy

estant ottroyée et accordée à la requeste des Samiens, il accomplit sa prediction et divination: car il avoit au paravant dit à son maistre qu'il seroit délivré quelque jour, maugré luy. Quant au prodige de l'anneau, il dit que dans peu de jours il y auroit un roy d'estrange païs, lequel leur osteroit leur liberté. Ce qui ne tarda gueres, car il advint qu'ils receurent incontinent lettres de Cresus, roy de Lydie, par lesquelles leur demandoit argent, laquelle chose les Samiens ne voulurent accorder, suyvans le conseil d'Esope. Et avant toutes choses, aprés ce, le Roy demanda Esope, et Esope dit aux Samiens ceste fable: Les loups ont dénoncé la guerre aux lievres; les lievres requierent les chiens à leur aide. Les loups accordent et font paix, sous telle condition que les chiens leur seront donnés en garde; quoy faict, aprés ils courent sur les lievres. Et en fin Esope s'en alla vers Cresus, bien que les Samiens n'en fussent consentans; et illec estant parvenu, fut receu honnorablement, et luy fit on plusieurs beaux dons. Et avec ce, il impetra liberté aux Samiens, en recompense de quoy il dedia ses fables audit Cresus. Et estant retourné, à la grand'joye et consolation des Samiens, peu de jours aprés il s'en alla en Babylone, vers Lycurgus, roy des rois, auquel il apprint le moyen de pouvoir entendre et interpreter les enigmes et sentences obscures, et certes, en ce temps là, ceux d'Orient estoyent en ce tressçavans, à cause de quoy imposoyent tailles et tributs à ceux qui ne sçavoyent entendre iceux enigmes. Esope, estant un jour accusé envers le roy, et ce par le moyen d'un homme nommé Ennus, lequel ledit Esope avoit prins

en adoption, fut contraint de se cacher long temps en un sepulchre. En ces entrefaictes, Nectenabo, roy d'Egypte, envoya un enigme à Lycurgus, qui estoit tel: c'est qu'il vouloit edifier une tour, qui ne toucheroit ciel ny terre. Pour interpreter cest enigme, Esope fut demandé, lequel sortit hors du sepulchre, dont le roy eut grand'joye et plaisir, lequel donna lettres de pardon et grace au fils adoptif dudit Esope, dont avons parlé cy dessus. Puis aprés le roy Lycurgus donna la lettre de Nectenabo à Esope, pour la lire; et quand il l'eut leuë, il entendit incontinent la solution de la question, et se print à rire, et dit au roy Lycurgus qu'il escrivist à Nectenabo que, quand l'hyver seroit passé, il luy envoyeroit des ouvriers qui luy bastiroyent sa tour, et aussi un homme qui respondroit à toutes ses demandes. Aprés ce, Lycurgus renvoya les ambassadeurs d'Egypte, et redonna à Esope toute sa premiere administration, et lui rendit Ennus et tout son bien. Or, Esope receut benignement Ennus, et ne le contrista en rien, mais le traita derechef comme son propre fils, et entre autres choses l'enhortoit ainsi: « Mon fils, ayme Dieu sur toutes choses, honnore le roy, monstre toy terrible à tes ennemis, à celle fin qu'ils ne te mesprisent. Sois à tes amis privé, affable et benin, afin qu'ils soyent enclins à te bien vouloir. Rejette toute parole legere; sois sobre de ta langue; n'aye honte d'apprendre tousjours; ne dy jamais ton secret à ta femme, car elle cherche tousjours le moyen pour estre ta maistresse. Amasse chacun jour pour le lendemain, car il vaut mieux en mourant delaisser à ses ennemis, qu'estant en vie avoir besoin

de ses amis. Chasse de ta maison le mesdisant, car ce que tu fais et dis, il le rapportera aux autres. Ne te fasche point de ce qui t'aviendra. » Ennus, estant instruict de toutes ces choses et plusieurs autres par Esope, et ayant le cœur frappé ainsi que d'une flesche tant par la parole d'Esope que par sa propre conscience, mourut peu de jours aprés. Esope appella tous les oiseleurs, et leur commanda de prendre quatre poussins d'aigles; et, les ayant, les nourrit, et leur apprint de porter en volant bien haut des enfans dedans des corbeilles pendues à leur col, et les induisoit à ceste obeïssance, de sorte qu'ils volassent où les garçons voudroyent aller, ou en l'air bien haut, ou en bas prés de terre. Quand l'hyver fut passé, Esope appresta tout ce qui estoit nécessaire pour un tel voyage, et print les garçons et les aigles, et s'en alla en Egypte, estonnant tout le monde par un tel spectacle. Esope estant arrivé, le roy des Egyptiens dit à ses amis: « Je suis trompé, car j'avoye ouï dire qu'Esope estoit mort. » Peu de jours aprés, Nectenabo dit à Esope: « Nous as tu amené des maçons pour bastir la tour? » Esope luy dit: « Ils sont prests, moyennant que monstres le lieu. » Le roy sortit hors la ville et vint en la campagne, où luy monstra un lieu compassé. Esope lors amena aux quatre coings de ce lieu, lequel on luy avoit monstré, les quatre aigles avec les quatre jouvenceaux pendus aux corbeilles, et aprés qu'il eut donné en main à chacun son instrument de maçon, il commanda aux aigles de s'en voler. Or les compaignons, estans bien haut, commencerent à crier: « Donnez nous des pierres, donnez nous de la

chaux, donnez nous du bois et toutes autres choses propres pour bastir. » Nectenabo, voyant ces rustres ainsi monter en haut par le moyen des aigles, dit: « D'où sont venus ces hommes volans? » Esope respondit : « Lycurgus en a de tels, et toy, jaçoit que tu sois homme, tu te veux comparer à un roy semblable aux dieux. » Nectenabo luy dit : « Esope, je suis vaincu. » Un peu de temps aprés, Esope s'en alla en Delphos, auquel lieu on ne tint guïeres compte de luy, et ne luy firent honneur, comme on luy avoit faict aux autres lieux, dont il leur dist publiquement : « Il me semble, en vous voyant, que je voy du bois qui est bien avant en la mer: car, quand il est agité des vagues, il nous est advis qu'il est bien gros, mais quand il est prés de nous, nous le trouvons fort petit. Et moy, quand j'estoye loin de vostre ville je vous avois en admiration; mais depuis que suis arrivé icy, je vous ay trouvés plus inutiles que tous les autres, parquoy j'ay esté deceu.» Les Delphiens, oyans ce propos, furent tellement indignés contre luy, qu'ils prindrent une phiole d'argent dans le temple d'Apollo estant en leur ville, et puis la mirent secrettement en sa malette. Esope, ignorant ce, sortant de la ville, fut suyvi et, estant trouvé saisi d'icelle phiole, fut ramené dans la ville, et par la fausse accusation et imposition envers luy faite, fut condamné comme sacrilege, parquoy le jetterent du haut d'un roc en bas. Telle fut sa fin sans avoir mesfait.



VARIANTES

ÉDITION DE 1544.

Titre, au bas : « De l'Imprimerie de Denys Janot, imprimeur du Roy en langue Françoyse, et libraire juré de l'Université de Paris. »

Page 6, vers 13. *En* son vieil aage, escripvoit en beaulx vers.

8, 7. *Quant est à moy* qui t'ay icy trouvée.

— 8. *Il ne me chault de* ta bonté prouvée.

— 9. *De ta beaulté aussy n'ay-ie* que faire.

— 11. *Et en tiendra plus de compte que moy*,

— 12. *A dieu te dy, je ne veulx point de toy*.

9, 10. Qui *de* fureur provoqué et semond.

— 15. *Et s'il advient que* convoytise y entre,

— 16. *Il luy ravit les biens dont il* s'engresse,

— 17. *Et boit le sang du preud'homme* à plein ventre.

12, 10. *Alla* le rat en mer plonger.

— 11. *Tant nagea* la malicieuse.

— 13. *Mais soubdain survint un* danger.

— 14. *Car l'Escoufle par violence*.

— 16. *Selon* droicte et juste vengeance.

P. 13, v. 11. Qu'il *là* passoit, icelle umbre advia.

17, 8. *Dont* ne cessa tant qu'il fust arraché.

18, 4. *C'est le loyer qui vient* d'iniquité.

— 7. *Elle son becq* dedans la gueulle adresse.

19, 8. *Quelque* couleuvre à demy morte et royde.

20, 1. Et *en sifflant* tout le lieu infecta

— 2. *Du froid venin qui de son corps sortit.*

— 5. *En la chassant* l'a frappée et coignée.

— 6. *Elle le mord et presque elle le* tue.

— 10. *O cueur ingrat, plein de dol et falace !*

— 11. *Est ce raison que mal pour bien on face*

— 12. *Et qu'amytié soit de hayne suyvie ?*

21, 6. *Le* porc sanglier moquoit et desprisoit.

22, 5. *Aulcune chose à l'encontre* de nous.

— 6. *De maulvais cœur de* moquerie ou d'ire.

23, 7. Un rat des champs *le* trouva dans *la* plaine.

— 8. *Il le semond,* et puis chez soy le maine.

— 9. *Où* luy donna de si peu qu'il avoit.

24, 6. Dans *son caveau* un bouteiller qui vint.

— 8. *De grande paour et laisserent* leur chair

— 9. *Avec le pain.* L'homme s'*en* retourna.

— 10. *Parquoy ce rat guieres* ne sejourna.

— 11. *Ains le rustique à banqueter convie.*

— 13. *Plus que la tienne est doulce, ferme et stable,*

— 14. *Combien qu'elle ait les frians metz à table.*

25, 7. *Dont la Corneille à plein gosier se raille*

P. 25, v. 8. *Et de luy faire un bon tour va* penser,
— 9. *En luy disant : Si tu la veulx* froisser.
26, 13. Qui te conseille : et *puis* ton cas ordonne :
— 16. Void *le* dommaige en fin tomber sur luy.
27, 7. Qu'il avoit pris. *Le* Regnard d'aventure.
31, 8. Saultoit, dansoit, *sçavoit ses* gentillesses.
— 9. L'Asne voyant *ces deduictz* et lyesses.
34, 12. O quel grand bien *et beaulté* d'excellence.
39, 8. *Qui* de ce bien point ne se contentoient.
— 9. Tant fut pressé par leurs *criardes* voix.
40, 7. Mises se sont pour leur *Prince* honorer.
— 11. Il ne les oyt : *car* elles refuserent.
— 17. *Voyant sur luy telle destruction*
— 18. *Qui est de Dieu vraye punition.*
43, 5. Ung Larron vint desrober et *surprendre*
— 6. *Quelque* logis, et pour mieulx entreprendre,
— 8. *Un pain jecta* au Chien de la maison,
— 9. *Qui n'en gousta* non plus que de poison,
— 10. Tant *estoit* fin.
— 11. Ne pense pas, *ce dit le Chien loyal.*
45, 3. *Tel ayder aultruy promet*
Qui pour luy nuyre s'y met.
— 7. Ung Loup qui *par* sa finesse.
46, 2. *Esbahie.*
— 17. *Lors s'en va le Loup honteux*
Marmiteux.

P. 47, v. 6. *Si enfantoient.*

— 8. Une s'enfla : *les gens* s'espouventoient.

68, 6. Et de ce Bœuf *victoire vous n'aurez.*

69, 9. *Si* le salue afin de l'attirer.

— 10. Disant : Amy, je te veulx *procurer.*

72, 9. Ses *ornemens* son maistre luy osta.

— 11. *Dont* le voyant l'Asne ainsi mis au bas,

75, 5. En son terrier un *Loup jadis* estoit.

77, 3. Et bien souvent nous *rejectons.*

79, 6. *Trop* s'efforce.

— 9. *Si* renforce.

81, 12. Qui ce voyantz feirent *ceste cautelle.*

85, ligne 1. Amytié et societé.

89, vers 8. *Auxquelz requist* qu'on luy *fust* favorable

— 9. Et qu'on *permist qu'en* ce lieu secourable

— 10. Il *se mussast.*

92, 16. *Il* en est le juge et tesmoing.

93, 4. *Et ne faict rien que par prudence.*

— 10. *N'ayant moyen qu'elle soit* recouverte.

94, 4. *Trop vistement.*

96, 9. Par *faulx* tesmoignaige.

98, 17. Mais avec *le maling couraige*

— 18. On ne peult prouffiter *en* rien.

101, 7. *Avecques luy un Cheval plein* de gloire.

103, 6. Quelque foulon *à eulx tenir* ensemble.

— 8. *Tel compaignon* qui propre ne luy semble.

P. 108, v. 1. Tu n'occis point, mais tu *sonnes* l'assault.

— 10. Toutesfois luy *et tous les inventeurs*

— 11. *De faulx conseil* ne sont moins à blasmer.

111, 10. *Par* la faim qui le tourmentoit.

115, 7. Hors du terrier, et *dès qu'elle les* veid

— 8. Pour son butin les print *et les* ravit.

121, 4. *Par ardeur bruslant comme meche.*

123, 5. Une Corneille se *juchoit.*

131, 10. Afin qu'un Roy *puissent* eslire.

132, 8. *Par quel art* nous *defendras-tu ?*

136, 9. En hanissant *et* se faisant ouyr.

— 12. Je suis tombé en la main *d'un* bourreau

— 13. *Qui m'occira pour courroyer ma* peau.

150, 4. *Ains comme ilz sont meschans et* langoureux.

— 5. *Ont ce desir que chascun leur ressemble.*

— 12. Lors un Regnard de ceulx qui *estoit* là.

151, 8. Quand pour *grimper* à mont s'essaye.

— 12. Dont il eut *griefve* marrisson.

159, 5. *Contre le* Cerf un Cheval avoit guerre,

— 6. Et pour le batre il le *suyvit* grand erre.

160, 16. Estans *vainqueurs,* ilz demeurent vaincus.

Il y a une lacune dans l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal. Les fables LXXXI à LXXXVII manquent.

183, 6. *Au* justes Dieux, de leurs *haultz* benefices.

194, 7. Le Lièvre alors *confesse* sa paresse.

199, 12. A Jupiter, *tant* petite *que* grande.

P. 201, v. 4. *Mettent un enfant à ruyne.*
202, 8. Et les *tenir* trop chers et trop aymez.
204, 16. *Pour plus gayement le passer.*
205, 5. *Au temps de ver*, que tout est en vigueur.
206, 13. Les hommes vieulx se doivent donc *substraire.*

ÉDITION DE JEAN DE TOURNES

(Lyon, 1583)

Page 5, vers 6. A *composer* hommes prudentz et meurs
— 7. A *enseigner* ce qui estoit se faire.
46, 2. *Esbahie.*
— 16. *Et seurté.*
— 18. Ce *qu'ell'* fit.
55, 4. Jamais trompeur *n'accueillit* mousse.
64, 12. *Se faisant* aux plus grands pareil.
66, 17. Ou *par* faute de nourriture.
90, 7. De tons *ses* Bœufs leur vint donner repas.
98, 17. Mais avec *le malin courage.*
105, 8. Il veid ung *colomb* qui voloit.
108, 10. *Semblablement* tous calomniateurs.
123, 11. Tu *faschois* le Chien, je t'asseure.
125, 10. Car *tant* bien chanter il sçavoit.

P. 136, v. 9. En *hennissant,* il, se faisant ouyr.

142, 8. Car soubz le miel, le fiel *se void* mussé.

149, 10. Les exhortant de *leur queue* coupper.

151, 8. Quand pour *grimper* à mont s'essaye.

— 12. Dont il eut *griefve* marrisson.

152, 2. Dict au Buisson : Je *viens* icy.

155, 8. *Où* tout joignant, ung Forestier trouva.

156, 11. *Le Forestier, cela faict,* se *courrouce.*

158, 17. Je n'en ay *rien eu* que par force.

163, 11. Que vous ferez : ma vigne *fouirez.*

169, 9. Comme meschant le *condemna.*

186, 1. *En demourant* tout nud en sa chemise.

— 10. C'est bien raison, car tu nous perdz tous *deuils.*

195, ligne 1. Contre les *oisifs.*

198, vers 12. Le bon crestien aussi *parvient.*

203, 4. Elle fait *riche* la maison.

205, 5. *Au beau printemps* que tout est en vigueur.

206, 12. Qui luy tourna *en* grande fascherie.

— 13. Les hommes vieulx se doivent donc *distraire.*





TABLE

Pages.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

JUIN 1882

CABINET DU BIBLIOPHILE

EN VENTE

1. Le Premier Texte de La Bruyère. . . . . . 10 fr.
2. La Chronique de Gargantua. . . . . Épuisé
3. La Puce de Mme Desroches . . . . Épuisé
4. Le Premier Texte de La Rochefoucauld. . Épuisé
5. Amusements sérieux et comiques, de Dufresny 6 fr.
6. Lettres turques, de Saint-Foix . . . . 6 fr.
7. Satires de Dulorens. . . . . Épuisé
8. Poésies de Tahureau. T. I : *Premières Poésies*. 8 fr.
9. — Tome II : *Sonnets, Odes et Mignardises* . . Épuisé
10. Maximes de Mme de Sablé . . . . 5 fr.
11. Élégies de Jean Doublet . . . . 8 fr.
12. Le Traicté de Getta et d'Amphitryon. . . 5 fr.
13. Lettres et Poésies inédites de Voltaire. . 5 fr.
14. La Chronique de Pantagruel. . . . . . . 8 fr.
15. L'Enfer, satire en prose, de d'Aubigné . . . 9 fr.
16. Les Marguerites de la Marguerite. 4 vol. 40 fr.
17. Le Disciple de Pantagruel . . . . 7 fr.
18. Le Printemps, stances et odes, de d'Aubigné. 8 fr.
19. Œuvres de Louise Labé . . . . 12 fr.
20-22. Poésies de Courval-Sonnet. 3 vol. . . 27 fr.
23. Poésies de Marie de Romieu. . . . . 8 fr.
24 Texte primitif de la Satyre Ménippée, 1593. 8 fr.
25. Légende de Pierre Faifeu. . . . . 8 fr.
26. Le Premier Texte de Mme de Sévigné . . . 7 fr.
27-28. Poésies de Buttet. 2 vol. . . . . 18 fr.
29. Premières Satires de Dulorens (1624). . . 10 fr.

(Exempl. *Chine* et *Whatman* (prix doubles) des nos 5 à 29.)

Pour plus de détails, demander le Catalogue *de la Librairie.*

8394. — Imp. Jouaust.